

P. o. angl. 247



<36627103820013 S

<36627103820013

Bayer. Staatsbibliothek

Z E L U C C O ,

O U

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT.

A VERSAILLES,
DE L'IMPRIMERIE DE M. D. COSSON.



Z E L U C C O ,

O U

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

S O N C H A T I M E N T ,

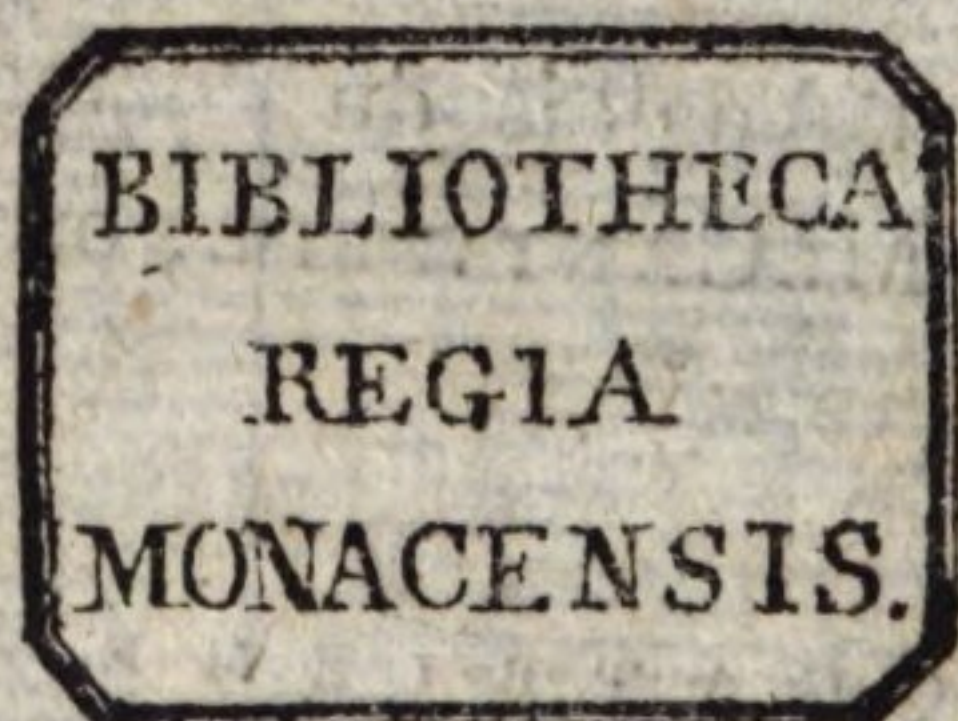
TRADUIT de l'Anglais du docteur
Moore, par M. CANTWELL, orné
de figures.

T O M E Q U A T R I E M E .

A P A R I S ,

Chez L E P E T I T Libraire , quai des
Augustins , No. 32.

1796.



ZELUCCO.

CHAPITRE LXVIII.

DANS cette perplexité , Zelucco se seroit probablement adressé à son valet de confiance , et l'auroit questionné sur la conduite de Laure avec son frère dans leurs entrevues ; mais cet homme étoit totalement déchu de son ancienne faveur.

Il avoit vu avec dépit croître l'influence de Nérine sur son maître , et fait tous ses efforts pour contreminer son ascendant. Mais Nérine en savoit plus que le valet , et avoit d'ailleurs des moyens qui ne pouvoient pas manquer de lui assurer la victoire. Elle étoit toutefois encore inquiète de voir auprès de Zelucco un homme qui avoit précédemment possédé sa confiance , et sur qui elle ne pouvoit pas compter. Elle saisit , en conséquence ,

toutes les occasions de dégoûter le maître du valet, et le valet de son maître.

Le valet ne fut point la dupe de l'intérêt que Nérine feignoit de prendre à lui; convaincu qu'elle le détestoit, désespérant de regagner la faveur de son maître, et poussé par la haine qu'il leur portoit à tous deux, il alla trouver secrètement la signora Sporza, et la mit au fait de toutes les circonstances relatives à la détestable manière des deux soi-disant voleurs qui avoient attaqué la voiture de Laure au retour du mont Vésuve. Il lui protesta qu'il avoit chargé lui-même les pistolets à poudre, et qu'ayant été convaincu par la blessure de Zelucco, que l'un des deux avoit été rechargé à balles, il s'étoit rappelé d'avoir vu quatre balles de pistolet dans un tiroir de son maître, au moment de son départ pour l'expédition, et qu'y ayant regardé à son retour, il n'y avoit trouvé que deux balles; d'où il concluoit que Zelucco avoit coulé les deux autres dans le pistolet de son camarade, avec le dessein d'assassiner

la signora ; car il avoit recommandé plusieurs fois à cet homme de tirer à bout portant contre sa figure. Il ajouta que Zelucco avoit été blessé par accident , que , son camarade s'étant pressé , il avoit tiré trop haut , et que les balles avoient passé sur la tête de la signora.

Le valet l'assura que cette confession n'avoit d'autre motif que de la tenir en garde contre Zelucco , dont la haine pour elle n'étoit point encore ralentie , et de sauver Laura des dangers qu'elle couroit en vivant avec un scélérat qui avoit pris pour mentor , une femme qui le surpassoit encore en perversité.

Après avoir récompensé le valet généreusement , la signora lui recommanda de garder le silence sur cette anecdote , et de continuer à servir son maître à l'ordinaire , afin d'éviter tout soupçon d'intelligence avec elle , en attendant qu'elle eût consulté ses amis sur les mesures convenables , dont on l'informeroit dans le tems. Elle ajouta que c'est qu'elle lui avoit donné ,

n'étoit qu'une foible partie de la récompense sur laquelle il pouvoit compter.

La signora Sporza instruisit Laura de ce qu'elle venoit d'apprendre, sans oublier la moindre circonstance. Sa surprise fut presque égale à sa douleur. Elle n'avoit jamais estimé Zelucco, mais elle étoit loin de lui supposer tant de scélératesse. Elle ne pouvoit pas penser sans indignation à l'odieuse supercherie qu'il avoit employée pour usurper des droits à sa reconnoissance, et obtenir la faveur de sa mère.

La signora Sporza invita Laure à écrire sur-le-champ à son frère, de hâter son retour, à se mettre sous sa protection, et à se séparer pour toujours d'un mari si exécrationnable. Il est probable, ajouta-t-elle, que son attachement pour Nérine et l'intervention de votre frère, détermineront ce misérable à convenir d'une séparation et des arrangemens convenables. Laure étoit fort indifférente sur les arrangemens; mais elle ne savoit comment en-

tamer cette affaire. Son frère ne lui paroïsoit point propre à traiter avec Zelucco. Elle ne doutoit point qu'il ne consentît à la séparation ; mais elle craignoit qu'il ne voulut garder son fils ; et, indépendamment de la peine qu'elle auroit eue à s'en séparer, elle ne pouvoit pas penser sans horreur à l'abandonner aux soins et aux exemples futurs d'un père si dépravé.

Après bien des réflexions, elle écrivit à son frère qu'elle desiroit son retour ; mais sans le presser, ni l'informer de ses motifs, elle le pria d'adresser, sous enveloppe, sa réponse à la signora Sporza. Laura dit à son amie qu'elle attendroit l'arrivée de son frère, pour l'informer de son dessein avec précaution, et en présence de son ami le baron.

Elle prit aussi la résolution d'insister sur le départ de Carlostein, dans le cas où son mari consentiroit à lui confier, durant quelques années, le soin et l'éducation de son fils, et de ne plus recevoir les visites du baron, même en présence de sa mère

ou de son frère, s'il refusoit de quitter Naples à sa sollicitation. Elle desiroit toutefois que le baron ne partît point avant que toutes les affaires relatives à sa séparation ne fussent terminées, parce qu'elle comptoit sur lui pour contenir la vivacité de Seidlits, et qu'elle espéroit aussi qu'il pourrait contribuer à obtenir de son mari qu'il lui laissât son enfant.

Laure ne se dissimuloit point quelle avoit de l'inclination pour Carlostein, et, sans se méfier de sa propre vertu, elle jugea qu'elle devoit totalement renoncer au plaisir de sa compagnie.

Tandis que Laura s'occupoit de sa prochaine séparation, Zelucco songeoit aux moyens de se venger d'elle et de Seidlits. Sa fertile imagination lui en suggéroit d'atroces; mais en immolant ses victimes, il ne vouloit point courir personnellement des dangers.

Il se détermina, par cette dernière considération, à ne point se servir du secours de Nérine. Malgré son attachement pour

elle , et sa confiance dans les sentimens qu'elle feignoit d'avoir pour lui , il ne comptoit pas assez sur leur durée pour lui confier un secret de cette importance. Il vouloit d'ailleurs attendre le retour du capitaine , pour frapper du même coup le frère et la sœur.

= Convaincu toutefois qu'il ne pourroit point se passer du secours d'un complice, il cajolea l'ancien agent de ses turpitudes ; il feignit de lui rendre la confiance dont Nérine l'avoit fait déchoir. Mais il paroît que ce valet avoit été corrompu par son maître , et n'étoit point naturellement disposé au crime. Il ne savoit point dissimuler aussi habilement que Zelucco , qui lut dans son ame , et renonça au projet de s'en servir. Quoique Zelucco ne l'eût jamais employé pour une action aussi noire que celle qu'il méditoit , il n'étoit pas sans inquiétude sur quelques circonstances de sa vie , dont cet homme étoit informé. En conséquence , il résolut de le bien traiter jusqu'à l'arrivée de Seidlits , et alors de

lui donner une commission pour la Sicile,
où il trouveroit des moyens de s'en défaire
et de se tranquilliser sur ses indiscretions
et sa malveillance.

C H A P I T R E L X I X.

ZELUCCO sans cesse occupé du plan de ses vengeances , cherchoit la solitude pour les méditer plus à son aise.

Se promenant seul un matin vers le mont Pausilippe , il vit deux hommes sortir d'une grotte. Lorsque Zelucco les aperçut, ils sembloient converser ensemble ; mais en approchant , l'un des deux resta en arrière et s'écarta du chemin. Lorsque Zelucco fut à une petite distance de l'autre , il le reconnut pour une ancienne connoissance. Ce jeune homme, nommé Bertrand, étoit le fils d'un ministre de Genève. Le goût des voyages, presque général parmi ses compatriotes , le conduisit en Espagne.

Un de ses parens , secrétaire d'un ambassadeur à la cour de Madrid , lui obtint une commission dans le service militaire d'Espagne. Zelucco l'avoit rencontré sou-

vent à Madrid ; et peu de jours avant de quitter cette ville , il lui avoit gagné dans un tripot jusqu'à sa dernière obole. Après les complimens d'usage , Zelucco lui rappela leur dernière entrevue. Ce jour-là , lui dit-il , vous jouâtes bien malheureusement.

Tous les joueurs , répondit Bertrand , sont sujets à ces revers de fortune.

Je crois , reprit Zelucco , que vous avez quitté le service d'Espagne.

= Oui , monsieur , répondit Bertrand.

Et comptez - vous rester long - tems à Naples ? Le Gênois lui répondit qu'il ne dépendoit pas de lui de quitter cette ville immédiatement. Zelucco lui en demanda la raison , et il lui répondit , en souriant , qu'il se trouvoit dans la même situation ou il l'avoit laissé à Madrid. Je suis sans argent , et j'attends une petite remise pour partir de Naples. Zelucco lui dit obligeamment qu'il se feroit un plaisir de lui prêter la somme dont il avoit besoin. Pour ce matin , ajouta - t - il , j'ai d'esenga-

gemens ; mais , si vous voulez vous promener tantôt , à la brune , sur la place du palais , je viendrai vous y joindre , et nous irons nous rafraîchir ensemble. Je suis curieux d'apprendre ce qui vous est arrivé depuis mon départ.

Bertrand promit de se rendre à l'heure et au lieu convenus. Ils se séparèrent , et chacun continua , de son côté , sa promenade ; mais Zelucco ayant rappelé Bertrand , le pria d'observer le plus grand secret sur cette rencontre. Je vous informerai , ajouta-t-il , du motif de cette précaution. Tout ce que je puis vous dire pour le moment , c'est que la moindre indiscretion à cet égard m'ôteroit la possibilité de vous rendre les services sur lesquels vous pouvez compter , si vous gardez le silence. Bertrand le lui promit , et ils prirent définitivement congé l'un de l'autre.

Zelucco se rappela , que ce Bertrand passoit , lorsqu'il l'avoit connu , pour un homme très-mal-aisé et fort adonné au jeu ; mais qu'il s'étoit assuré une sorte

de respect par sa présence d'esprit et son intrépidité dans une aventure périlleuse, dont on parloit beaucoup à l'époque de son arrivée à Madrid. Zelucco n'en avoit plus entendu parler depuis son départ d'Espagne. Il supposoit qu'après s'être ruiné au jeu, il vivoit d'intrigues, et seroit très-disposé à exécuter une entreprise hasardeuse, pourvu qu'elle fût très-lucrative. L'homme avec qui Bertrand causoit, lorsque Zelucco le rencontra, augmentoit la probabilité de ses conjectures. Zelucco se rapelloit de l'avoir vu travailler à Casserta, parmi les criminels, ayant une chaîne à la jambe. Cette circonstance et l'attention que cet homme avoit eue de se tenir à l'écart, tandis que Bertrand conversoit avec Zelucco, lui persuadèrent que son ancienne connoissance étoit précisément l'homme dont il avoit affaire. Il ne savoit pas encore au juste comment il l'emploieroit. Son plan de vengeance n'étoit pas arrêté; mais le secours d'un second lui paroissoit indis-

pensable , et il desiroit s'assurer d'un homme nécessaire, hardi et peu scrupuleux , tel qu'il supposoit Bertrand. Mais la mission dont il vouloit le charger exigeoit pour leur sureté mutuelle , que leur relation ne fût point connue. C'est pourquoi il abrégéa la conversation de leur première entrevue.

C H A P I T R E L X X.

B E R T R A N D se trouva au rendez-vous; Zelucco enveloppé dans un manteau le joignit , et lui dit de le suivre. Il le conduisit , à travers plusieurs détours , à la porte d'une maison isolée. Il sonna , la porte s'ouvrit sans qu'on aperçût personne. Après l'avoir fermée soigneusement, Zelucco fit entrer Bertrand dans une chambre, où ils trouvèrent une table couverte d'une collation et de plusieurs bouteilles.

Zelucco se servoit de cet appartement pour traiter l'espèce de gens qu'il ne jugeoit pas à propos de recevoir chez lui. Nérine et d'autres y venoient faire souvent leurs orgies ; tout étoit préparé d'avance, et les valets ne paroissoient point. Lorsque les convives manquoient de quelque chose , on le faisoit passer.

comme dans les couvens , au moyend'un tour.

Je déteste la présence des valets , dit Zelucco , particulièrement lorsque je veux m'entretenir à cœur ouvert avec une vieille connoissance. Nous n'en verrons point ; prenez sans cérémonie ce qui vous fera plaisir. Après qu'ils eurent soupé.
= Je crains , dit Zelucco , que les 400 dollars que je vous gagnai à Madrid , ne vous aient mis dans un grand embarras ; car il me semble que vous aviez alors des dettes. Bertrand lui répondit qu'il en avoit effectivement.

= Vous gagnâtes , j'espère , le double de votre perte , reprit Zelucco.

= Je n'ai jamais joué depuis , répliqua Bertrand.

= Comment fîtes vous donc pour acquitter vos dettes ?

Un officier de mes camarades , ayant appris mon aventure , me paya une somme sur laquelle je ne comptois plus. Elle me fut d'un grand secours , et en vivant

quelques mois avec la moitié de ma paie, je me tirai d'affaire. J'eus la satisfaction de payer jusqu'au dernier sol de mes dettes.

Mais un officier de votre grade a bien de la peine à subsister en d'Espagne avec la totalité de sa paie; et je ne conçois pas comment la moitié a pu vous suffire.

Le desir d'être juste, pourroit faire exécuter des choses beaucoup plus extraordinaires. Je fus sans doute forcé de vivre très-frugalement; mais, si je n'avois pas pris ce parti, les ouvriers auxquels je devois auroient été réduits à la plus affreuse misère.

Et bien, qu'importe, dit Zelucco? Jeûner, pour empêcher de jeûner les autres; c'est un assez mauvais expédient, et ce système d'équité me paroît fort dur.

J'en ai été amplement récompensé depuis par la satisfaction qu'il m'a procurée.

Je crois, dit Zelucco, que vous m'avez souvent maudit du fond de l'ame.

= Il m'est arrivé quelquefois, dit

Bertrand, de prononcer des malédictions; mais jamais mon cœur n'y a pris part.

Je vous le pardonnerois très-volontiers reprit Zelucco... Une perte de 400 dollars, dans votre situation, étoit véritablement une infortune insupportable.

Je desire, dit Bertrand qu'elles vous aient profitées; car leur perte a été le plus heureux incident de ma vie. Pour y suppléer, il a fallu réduire si bas ma dépense, que depuis je me suis toujours trouvé riche.

Je vous félicite, dit Zelucco d'être muni d'une philosophie qui fait si facilement supporter les malheurs.

J'en ai eu fort peu, reprit Bertrand, dans le cours de ma vie.

= Vous m'étonnez, dit Zelucco; car on m'a assuré que votre perte des quatre cents dollars n'étoit que la suite d'une veine de malheur, durant laquelle vous aviez perdu, en moins d'un mois, environ sept mille.

= Environ, dit Bertrand.

= Et comment diable appelez-vous donc cela, repartit Zelucco ? Certes un homme qui perd dans votre situation sept mille dollars, en moins d'un mois, peut justement se dire et se croire très-malheureux.

Non pas, reprit Bertrand, lorsqu'il les a gagnés dans une semaine, comme cela m'est arrivé. Je n'aurois pas pu avoir le malheur de perdre sept mille dollars, si je n'avois pas eu précédemment le bonheur de les gagner.

= En général, dit Zelucco, ce n'est pas ainsi qu'on calcule le malheur.

= C'est cependant ainsi, reprit Bertrand, qu'il conviendrait de raisonner ; car de l'homme le plus heureux, on en pourroit faire un infortuné, en triant tous les accidens de sa vie, et laissant de côté tous les événemens favorables. Mais j'ai eu un avantage dont je ne vous ai point parlé. Et quel est-il, dit Zelucco ?

= Des mille premiers dollars que je

gagnai , j'en envoyai sept cents à mon père.

= Comment diable , s'écria Zelucco ?

= Oui , continua Bertrand ; je mis graces à Dieu , ceux-là à l'abri des chances de la fortune.

= J'imagine , dit Zelucco , que le bon homme vous en paya au triple.

= Oui , reprit Bertrand , et même au centuple ; car par le courier suivant , il m'apprit qu'il avoit acquitté des dettes très-pressantes.

Mais je m'étonne , dit Zelucco , que , depuis votre perte avec moi , vous n'ayez jamais tenté au jeu la fortune.

= J'ai eu répondit Bertrand toutes les peines du monde à m'en empêcher. Il est vrai qu'on ne joue pas communément gros jeu à Genève ; mais j'en avois contracté de bonne heure le goût et l'habitude dans la société d'un jeune Anglais , avec lequel j'étois intimément lié avant de quitter mon pays. Je continuai de jouer à Madrid très-heureusement. L'habitude se

convertit en passion, et j'eus la coupable imprudence de risquer contre vous l'argent destiné à m'acquitter avec des ouvriers et d'autres particuliers mal-aisés. J'eus des remords très-vifs de ma faute, et je résolus d'acquitter mes dettes au moyen de la plus rigoureuse économie. J'éprouvai toutefois très-souvent une forte tentation d'essayer encore une fois au jeu ma fortune. Je me disois que d'un seul coup de dés je pourrois peut-être abrégier six mois d'une rigoureuse économie; mais je savois aussi que je pouvois perdre, et que je ne devois pas risquer de dépouiller mes créanciers d'un argent qui leur appartenoit; enfin, je me disois que le système d'économie étoit un moyen sûr, et la chance du jeu incertaine. Tandis que je floïtois encore dans l'incertitude, je reçus de mon père une lettre qui décida la question. Après avoir immédiatement partagé l'argent que j'avois entre mes créanciers, je me mis immédiatement au régime, et j'y persévérerai cons-

tamment , jusqu'à ce que toutes mes dettes fussent payées. Je n'ai touché depuis , ni dés ni caries.

Il falloit , dit Zelucco , que les argumens de votre père fussent bien puissans.

Sa lettre , répondit Bertrand , n'étoit qu'une récapitulation des préceptes qu'il m'avoit donnés dans mon enfance. Ils ont été la source de tout le bonheur de ma vie , et je ne m'en suis jamais éloigné un seul instant , sans en être puni par des remords.

Je voudrois bien , dit Zelucco , entendre la lecture de cette curieuse épître.

= Je suis fâché , reprit Bertrand , de ne pas l'avoir sur moi. Il me l'écrivit dans un moment où il venoit d'apprendre que j'étois protégé par un homme de crédit , et en mesure d'obtenir un prompt avancement. Mon père en prit occasion de me rappeler que la faveur des hommes est précaire , et souvent l'effet d'un caprice passager , que ceux qu'on appelle grands repoussent souvent le lendemain celui qu'ils

caressoient la veille, sans qu'il ait rien fait pour démériter, ou pour leur déplaire. Mon père me recommandoit de m'occuper principalement à mériter la faveur du souverain maître de l'univers.

Votre père, dit Zelucco, en contenant un éclat de rire, étoit incontestablement un homme d'église.

= Oui, monsieur, dit Bertrand, et un des plus respectables de sa profession.

Mais, reprit Zelucco, vous a-t-il informé de la conduite que vous deviez tenir pour obtenir cette faveur céleste ?

En pratiquant les devoirs de la bienveillance et de l'humanité envers mes semblables, en suivant constamment les règles de la plus sévère équité. Il me recommanda particulièrement d'être attentif et docile au cri de ma conscience, qu'il appelle la voix de dieu, et qui nous punit, ou nous récompense, dès cette vie, conformément à notre conduite. Si jamais il vous ariroit, me disoit-t-il, d'éprouver un penchant à faire une mauvaise action, chassez

bien vite cette pensée ; car il est impossible qu'elle ne vous soit pas funeste. Le ciel et la terre disparoîtront ; mais cette vérité subsistera éternellement.

= *Ce que tu auras semé , tu le recuei-
leras.* Soyez donc , mon cher fils , homme de bien pour votre propre intérêt , dans ce monde-ci et dans l'autre.

Zelucco , quoique disposé à plaisanter sur ce qu'il appeloit un sermon , ne put se défendre d'un moment de rêverie. Après un peu de silence : Eh bien , dit-il , qu'arriva-t-il ensuite ?

Je vous ai dit , monsieur , reprit Bertrand , qu'avant d'avoir reçu la lettre de mon père , ma conscience m'avoit déjà fait sentir que je ne devois pas risquer l'argent dont mes pauvres créanciers avoient besoin pour leur subsistance , et que l'avidité , ou l'amour du jeu , comme vous voudrez l'appeler , tâchoit de lui imposer silence. Soutenue par la lettre de mon père , ma conscience l'emporta , et j'eus le courage d'être juste.

Zelucco en avoit entendu assez pour être convaincu que Bertrand n'étoit point comme il l'avoit supposé, l'homme qu'il lui falloit pour son expédition ; mais il étoit curieux d'apprendre le reste de son histoire. Il résulte , je crois , de tout ceci , lui dit-il , que vous avez passé votre tems assez désagréablement au service de l'Espagne.

Je vous demande pardon , reprit Bertrand. Quand mes dettes furent payées , je vécus fort agréablement. En paix avec ma conscience , aimé de quelques officiers qui jouissoient de l'estime générale , et doué d'une santé vigoureuse , je ne connoissois ni le chagrin ni l'ennui. J'avois si bien disposé de mon tems , qu'il me paroissoit trop court pour mes occupations. Je me couchois le soir satisfait de ma journée , et je me levois le lendemain , avec le même zèle pour remplir mes devoirs et acquérir de l'instruction.

Zelucco continuant toujours ses questions , il apprit de Bertrand qu'après avoir

passé plusieurs années au service de l'Espagne, il reçut d'un frère de sa mère une lettre et une proposition très-avantageuse. Il lui offroit les moyens de vivre commodément dans son pays, où il étoit rappelé depuis long-tems par des lettres pressantes de son père, et par sa propre inclination.

Vous vendîtes sans doute votre commission, dit Zelucco, et vous retournâtes à Genève,

Il fallut, répondit Bertrand, résister aux sollicitations de mes amis et à mes propres desirs. L'honneur m'en fit la loi. On commençoit à parler d'une guerre prochaine, qui ne tarda pas à être déclarée; et mon régiment fut des premiers à partir.

Comment fites-vous, lui dit Zelucco, pour fournir aux dépenses indispensables des officiers, en tems de guerre?

J'avois heureusement étudié à Genève les mathématiques et les fortifications. On m'employa souvent en qualité d'ingenieur. Cette ressource, dit Bertrand, doubla ma paie, et me fut d'un grand secours. Elle

me mit en état de vivre comme les autres officiers de mon grade, et d'envoyer une petite somme d'argent à une de mes cousines qui s'étoit brouillée avec toute sa famille.

= Cette cousine, dit Zelucco, étoit sans doute jeune et jolie ?

= Elle étoit, répondit Bertrand, d'un âge avancé, et n'avoit jamais été jolie. Ses parens lui en vouloient d'un mariage qu'elle avoit contracté un peu inconsidérément.

Quelle sorte d'intérêt, dit Zelucco, pouviez-vous donc prendre à cette parente ? Elle avoit sans doute des talens, et, sans contredit, beaucoup de vertus.

Quant au mérite ou aux talens, reprit le Génevois, ce n'étoit pas sa partie brillante ; et les médisans ne ménageoient point sa réputation. Enfin ses plus proches parens avoient des prétextes plausibles pour l'abandonner, et je me crus obligé de lui donner des secours, parce que les autres se croyoient en droit de lui en refuser.

Mais, dit Zelucco, quand quittâtes-vous le service de l'Espagne.

= A la paix, répondit Bertrand; lorsque le régiment, où je servois, reçut ses ordres pour rentrer.

Je me rappelle, dit Zelucco, d'avoir entendu dire qu'un de vos capitaines mourut dans la traversée. On vous donna sans doute une compagnie.

= Etant le plus ancien des lieutenans, et ayant reçu deux blessures à la guerre, j'aurois pu me flatter d'obtenir cette promotion, et mes amis la croyoient indubitable; mais on donna la compagnie à un jeune officier, neveu d'un grand d'Espagne.

= Vous fûtes sans doute irrité de cette injustice.

= Non, pas absolument, répondit Bertrand. Les jeunes gens de haute naissance ont des privilèges dans tous les services, et sans cela il ne seroit pas facile de les déterminer à servir.

A votre place, dit Zelucco, j'aurois été

très - mécontent de me voir enlever tout le fruit de mes services.

= Mais je ne perdis pas tout , répondit Bertrand ; car ma conduite , en différentes occasions , a été publiquement approuvée par le général , et louée par toute l'armée. Mon digne père et mes amis de Genève en ont été informés , et se sont réjouis de ces témoignages honorables. Enfin , j'ai pour moi l'approbation de ma conscience. Je me suis fidèlement acquitté des commissions qui m'ont été confiées , et j'ai rempli honorablement mes devoirs militaires. J'ai eu le bonheur d'être aimé des officiers et des soldats de mon régiment. En les quittant , j'ai vu couler leurs larmes ; et vous avouerez que , pour un homme sensible , cette récompense est bien douce , et doit lui procurer des sensations délicieuses.

CHAPITRE LXXI.

Tout cela est admirable, dit ironiquement Zelucco, un peu ennuyé des sensations délicieuses qu'il n'avoit jamais connues. Mais dites-moi, je vous prie, quel est l'homme avec qui vous causiez ce matin, au moment de notre rencontre?

= Cet homme, répondit le Génevois en souriant, est récemment sorti des galères. C'est mon seul domestique. Vous conviendrez que, si ma suite n'est pas nombreuse, elle est bien choisie.

= Récemment sorti des galères, répéta Zelucco en feignant de la surprise!

= Oui; on l'avoit condamné aux galères, ou aux travaux publics, pour sa vie. Il a travaillé quelque tems à Casserta avec les malfaiteurs.

= Et par quel hazard avez-vous fait sa connoissance?

= C'est ce que je vais vous dire, répon-

dit Bertrand. Après avoir quitté le service d'Espagne, je retournai dans ma ville natale, où je vivois très-agréablement. Ce pauvre diable, natif de Savoie, étoit mon domestique. Il n'est pas fort alerte; mais très-intègre et d'un très-bon caractère. Je n'en desirois point d'autre. Un mauvais sujet du Piémont vint à Genève, et fit à mon valet tant de contes de l'Italie, qu'il lui inspira le désir d'y aller. Il me quitta et suivit le Piémontais jusqu'à Milan, où ils comptoient se mettre en service l'un et l'autre; mais ne trouvant point de places, et leur argent étant épuisé, ils s'enrôlèrent dans un régiment autrichien. Environ un mois après leur arrivée à Milan, le Piémontais fut reconnu par deux Napolitains. Ils déclarèrent qu'il y avoit trois ans que cet homme avoit été accusé d'un vol et d'un assassinat commis à Naples, et qu'il s'étoit échappé de la prison. Après une information faite régulièrement, on incarcéra le Piémontais; et le pauvre Antonio, son compagnon de voyage et d'enrolement, subit le même

sort. On le soupçonna de complicité , parce que les témoins déclaroient que le vol avoit été fait par deux hommes , mais qu'on n'en avoit arrêté qu'un.

Sur un réquisitoire du résident de Naples à Milan , on renvoya les deux prisonniers dans la première de ces villes ; mais le Piémontais eut encore le bonheur de se sauver dans le trajet , et le pauvre Antonio fut traîné seul à Naples. Les présomptions contre lui devinrent très-fortes , parce qu'on trouva dans sa poche un cachet qui avoit appartenu à la personne assassinée.

Antonio eut beau raconter comment il avoit fait la connoissance du Piémontais , et assurer qu'il étoit en service à Genève , à l'époque où le meurtre avoit été commis , et que le fugitif lui avoit vendu le cachet ; quoique toutes ses assertions fussent vraies , elles ne parurent point telles aux juges. Mais , comme il n'y avoit point de preuves qu'il eût participé au meurtre , on ne le condamna point à la mort , mais aux galères ou aux travaux publics , pour sa vie.

Il m'a depuis assuré qu'il m'avoit écrit aussitôt après sa dure condamnation ; mais sa lettre ne m'est point parvenue. Il étoit depuis plusieurs mois dans cette triste situation , lorsque je reçus la première nouvelle de son infortune , dans une seconde lettre qu'il m'adressa. Elle contenoit le récit naïf de son aventure. Je suis condamné , me disoit-il , à l'esclavage durant le reste de ma vie , pour un crime commis à Naples , tandis que j'étois à votre service à Genève.

Le sot méritoit son sort , dit Zelucco. Pourquoi quitta-t-il votre service , où il étoit plus heureux qu'il ne méritoit ?

Le pauvre garçon , reprit Bertrand , fit lui-même cette observation dans sa lettre. Mais vous conviendrez , monsieur , que la pénitence étoit trop dure pour une faute si légère ; car tous les hommes sont plus ou moins le goût de la variété. L'idée d'un innocent injustement condamné me fit une impression si cruelle , que mon premier mouvement fut de partir sur-le-champ pour Naples ; mais quelques amis auxquels

j'en parlai , m'assurèrent qu'il suffisoit d'envoyer un certificat dans lequel j'affirmerois que cet homme étoit depuis long-tems à mon service lorsque le meurtre avoit été commis , et qu'il avoit continué à me servir après cette époque. Je fis dresser cet acte , et je l'envoyai dans une lettre à un des plus célèbres avocats de Naples.

Mais cette démarche ne me tranquillisa point. Je songeois sans cesse à la cruelle situation d'Antonio. Quand je me promenois , je me le représentois enchaîné , et contraint , par la violence , à des travaux au-dessus de ses forces ; à mes repas , je me le représentois mangeant son pain noir trempé de ses larmes ; et , quand je me mettois au lit , je croyois le voir étendu sur les pavés d'un cachot. Ah ! m'écriai-je , involontairement , est-ce donc ainsi que j'observe ce divin précepte : *Fais aux autres comme tu voudrois qu'on te fît*. Comment ai-je pu , pour obtenir la liberté d'un innocent , ou peut-être lui sauver la vie , me contenter d'une lettre qui peut être né-

gligée ou perdue. En y allant moi-même, j'affirmerai que je reconnois celui que je réclame; et j'ai tant de preuves à citer de son innocence, qu'il est impossible que je n'obtienne pas immédiatement sa liberté. Ces réflexions m'obsédoient sans relâche. Je n'étois point content de moi-même; et vous savez, monsieur, dit Bertrand à Zelucco, que, lorsqu'un homme est condamné au tribunal de sa propre conscience, peu importe pour son bonheur qu'il soit jugé innocent par le reste de l'univers. Enfin j'étois si tourmenté, que, par compassion pour moi-même autant que pour Antonio, je partis pour Naples sans attendre la réponse de l'avocat qui pouvoit à peine avoir reçu ma lettre.

J'eus à me féliciter de ma démarche; car l'avocat étoit parti pour Messine, et n'avoit fait aucune attention à ma lettre.

Je trouvai le pauvre Antonio travaillant à Casserta, parmi des malfaiteurs convaincus de crimes semblables à celui dont on l'avoit injustement accusé.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire la reconnoissance et la joie du pauvre Antonio , lorsqu'il m'aperçut. Mais sa liberté ne fut pas aussi facile à obtenir que je m'en étois flatté. Il m'en coûta plus de peines et de démarches pour parvenir à me faire écouter de ceux à qui je m'adressai, que je ne croyois en avoir pour terminer totalement l'affaire. Ils m'entendirent enfin avec un excès d'indifférence inconcevable et révoltante.

L'innocence d'Antonio leur paroissoit évidente ; mais aucun ne vouloit prendre la peine de contribuer à sa délivrance. Cela est malheureux , disoient-ils. Je plains le pauvre diable ; mais ces sortes d'affaires ne sont point de mon ressort. Vous seriez indigné , si je vous racontois toutes les preuves d'indifférence barbare que j'ai rencontrées dans le cours de mes sollicitations. La froide insensibilité de ces personnages peut leur avoir évité des instans pénibles que vous avez , sans doute , éprouvés comme moi dans quelques circonstances ;

mais ils sont aussi privés des plus douces jouissances.

Lorsque j'obtins enfin le succès de mes démarches. Ma joie fut peu inférieure à celle d'Antonio ; et le souvenir de cette action contribuera à mon bonheur jusqu'à mon dernier soupir. Vous pouvez juger à présent si j'ai lieu d'être satisfait de mon voyage à Naples.

En écoutant la fin du récit de Bertrand, Zelucco avoit tenu constamment ses yeux fixés vers la terre , et il garda quelque tems le silence. Après que le Gènevois eut fini de parler , des soupirs qui lui échappoient de tems en tems indiquoient que ses réflexions n'étoient pas satisfaisantes.

Sortant enfin de sa rêverie , il remplit le verre de Bertrand , et se versa personnellement , coup-sur-coup , plusieurs rasades , pour noyer probablement dans le vin ses remords.

Dans le cours de la conversation , Zelucco lui renouvela l'offre qu'il avoit

faite à Bertrand ; mais Bertrand lui répondit qu'il n'en avoit plus besoin. Buchanan, le valet de monsieur N., avoit entendu parler par hazard d'un valet que son maître venoit de délivrer des galères. Il étoit allé trouver Antonio, dont il avoit appris tous les détails de cette histoire ; il en étoit si rempli, qu'il courut les raconter à son maître. Buchanan termina son histoire, en observant que le climat des montagnes avoit probablement sur la bonté du cœur une très-grande influence. J'ai entendu, dit-il, assurer à des voyageurs, qu'ils avoient rencontré plus de bonnes gens et d'hospitalité dans une petite tournée des montagnes d'Ecosse, que dans tout le cours de leurs voyages dans la Flandre et dans les Pays-Bas, quoique ces derniers soient infiniment plus peuplés que les autres.

Ce Bertrand, dit monsieur N., est un citoyen de Genève, dont le pays est loin d'être montagneux.

Permettez-moi, monsieur, de vous

observer, reprit Buchanan, que Genève est située auprès d'un fort beau lac, à-peu-près comme le village de Buchanan, près du lac Lomond, et qu'il y a des montagnes à une petite distance de ces deux endroits.

Je l'avois oublié, dit monsieur N. en souriant ; mais je suis si enchanté de la générosité de monsieur Bertrand, que j'aimerois à faire sa connoissance, quand même il seroit né à cent milles de tous les lacs et de toutes les montagnes de la terre. Monsieur N. alla, dans la matinée du lendemain, rendre visite à Bertrand, qu'il trouva comme il rentroit, après avoir rencontré Zelucco, et accepté son rendez-vous pour le soir. Monsieur N. lui déclara qu'il venoit solliciter l'amitié d'un homme, dont la conduite annonçoit des vertus. Dans la suite de leur conversation, monsieur N. découvrit qu'il avoit connu le père de Bertrand durant son séjour à Genève, tandis que son fils étoit en Espagne. Il dit à Bertrand

qu'il avoit été reçu très-obligeamment par sa famille; il lui parla de son père en termes qui firent couler de ses yeux des larmes de plaisir. Ces circonstances déterminèrent Bertrand à recevoir, par préférence, de monsieur N. le secours qu'il avoit d'abord refusé. Il en accepta la somme nécessaire à sa dépense, en attendant la lettre de change de Genève.

Zelucco regretta qu'on lui eût enlevé l'occasion de rendre un service à Bertrand.

Il lui demanda s'il avoit parlé à monsieur N. de sa rencontre.

Vous avez probablement oublié, monsieur, lui répondit Bertrand, que je vous ai promis de garder le secret sur notre connoissance.

=Zelucco s'excusa en feignant de l'avoir oublié; ce secret, lui dit-il, n'est plus nécessaire, et il l'invita de venir dîner chez lui le lendemain.

Bertrand ne se montra point curieux de connoître le motif du mystère que Zelucco avoit d'abord paru jaloux d'ob-

server sur leur connoissance. Il aperçut qu'il commençoit à être pris de vin, et il imputa son silence et son manque de mémoire à cette circonstance.

CHAPITRE LXXII.

LES odieux et absurdes soupçon de Zelucco se seroient peut-être dissipés peu-à-peu, si Nérine n'avoit pas pris le soin de les entretenir. Elle se servoit habilement des moindres circonstances, pour former une chaîne de preuves que l'esprit troublé de Zelucco adoptoit comme évidentes. Les réponses de la nourrice à ses questions, et les répliques animées de la femme de chambre de Laure, lui avoient fait une vive impression; mais elle n'auroit pas été peut-être durable, si Nérine ne l'avoit pas envenimée par ses commentaires.

Comme l'imagination de Zelucco étoit souvent tourmentée par le souvenir des événemens de sa vie, il dut probablement se rappeler les soupçons perfides qu'il avoit tâché d'inspirer au Portugais.

Les angoisses que l'idée d'avoir un fils, dont il n'étoit pas le père, lui faisoit souffrir, étoient une juste rétribution du désespoir dont il avoit essayé de déchirer le cœur d'un autre par des soupçons semblables.

Laure apercevoit depuis quelque tems chez Zelucco plus d'aigreur qu'à l'ordinaire. Les regards qu'il jetoit sur son fils, lui causoient quelquefois de la surprise et de la frayeur. Cette remarque ayant échappé à la signora Sporza que Laure informa de son inquiétude, elle lui persuada que cette idée ne provenoit que du nouveau jour sous lequel la confession du valet lui faisoit regarder les actions et les regards de son maître.

Dans ces entrefaites, on reçut du capitaine Seidlits un paquet de lettres, une pour monsieur N., une pour la signora Sporza, et une autre pour madame de Seidlits; il n'y en avoit point pour Laure, et cette circonstance fut un nouveau sujet de soupçons pour Zelucco qui se trouva

chez madame de Seidlits , lorsqu'elle ouvrit le paquet. Il présuma que la lettre adressée à la signora en renfermoit une pour Laura , et il devina juste dans cette occasion. Madame de Seidlits l'envoya par son domestique, et Zelucco alla guetter si la signora n'enverroit , ou n'apporterait point une lettre à Laure. Elle l'apporta, et fut rencontrée par Zelucco lorsqu'elle entroit dans l'appartement de son amie. Il lui fit les politesses ordinaires , et, très-persuadé qu'elle n'accepterait point sa proposition , il lui offrit de monter avec lui en voiture, pour faire , disoit-il , une petite promenade de deux ou trois milles dans la campagne. Il sortit effectivement ; mais il rentra , par le jardin , dans son appartement , par une porte dont il avoit seul la clef, et se glissa, sans être aperçu, dans une petite chambre attenante à celle où Laure et la signora conversoient ensemble. Il vouloit découvrir si ses soupçons sur la lettre étoient fondés , et comment les deux amies s'exprimoient sur

son compte , lorsqu'elles ne croyoient personne à portée de les entendre.

Il n'entendit pas toute leur conversation bien distinctement, mais assez pour savoir que Laure avoit reçu une lettre de Seidlits ; que le capitaine et le baron seroient bientôt de retour à Naples ; que Laure se proposoit de se séparer de son mari le plus promptement possible, pourvu qu'on lui laissât son enfant : et Laure ayant élevé sa voix, il lui entendit très - distinctement prononcer.

= O mon cher frère ! si vous étiez arrivé plus tôt de quelques semaines à Naples, j'aurois évité le malheur d'être uni à cet homme vil et perfide.

Saisi d'un mouvement de fureur, Zelucco tira machinalement son stilet, pour poignarder Laure, mais la voix de la signora se fit entendre, et il eut la patience de l'écouter. Elle tâchoit de consoler son amie et de l'encourager, en lui observant qu'elle auroit bientôt le plaisir d'embrasser son frère, et qu'il

ne négligeroit aucune des démarches nécessaires pour la délivrer de son odieux tyran. Elle l'invitoit aussi à ménager ce monstre , jusqu'à ce qu'il eût consenti à lui laisser son enfant. Je suis forcée , ajouta la signora , de faire ce matin quelques visites ; mais dans l'après-midi je viendrai vous voir , et elle sortit.

Après être resté quelques instans dans une sorte de stupeur causée par l'excès de son indignation, Zelucco sortit du cabinet et vint dans la chambre de Laure. Lorsqu'il entra , la nourrice venoit d'apporter l'enfant ; il fit , de la main , signe à la nourrice de sortir , et elle laissa l'enfant dans les bras de sa maîtresse. Zelucco se promenoit à grand pas dans la chambre , sans avoir l'air de faire attention ni à l'enfant , ni à la mère.

Comme il avoit fréquemment de ces boutades , Laura n'en fut point étonnée ; elle ne remarqua son air de fureur , qu'au moment où s'étant tourné brusquement vis-à-vis d'elle , il lui dit d'une

voix altérée , et en lui lançant des regards farouches :

= Ne trouvez-vous pas , madame , que cet enfant ressemble beaucoup à son père ?

Il est trop jeune , répondit Laure , pour que ses traits puissent indiquer une ressemblance.

On m'a dit , reprit-il , qu'il ressembloit à votre frère d'une manière frappante.

J'en suis fort aise , reprit Laure en caressant son fils.

Comment avez-vous l'audace de parler ainsi en ma présence , reprit Zelucco en fureur ?

Que voulez-vous dire , s'écria Laure en se levant de son siège , parce que l'enfant épouvanté de la voix menaçante de Zelucco jettoit les hauts cris.

Paix , bâtard incestueux , s'écria Zelucco en saisissant l'enfant à la gorge avec violence.

Ah ! monstre , vous étranglez votre enfant , dit Laure en tâchant de repousser sa main , quoiqu'elle fût presque anéantie

par la terreur. Zelucco lâcha l'enfant, mais trop tard ; il n'étoit plus en vie. La malheureuse mère, penchée presque sans connoissance sur son siége, avoit son enfant sur ses genoux. Son ame étoit soutenue contre le désespoir par un reste d'espérance, et ses regards fixoient le visage inanimé de son enfant.

La nourrice et la femme de chambre ayant entendu du bruit, accoururent dans la chambre, et firent en vain tous leurs efforts pour rappeler l'enfant à la vie.

Lorsque sa mort fut évidente, Laura, s'abandonnant au désespoir, le serra dans ses bras.

= Oh ! mon fils, mon cher fils, disoit-elle, reçois ta malheureuse mère dans ta tombe, et elle roula sur le plancher sans connoissance.

On éloigna le corps de l'enfant, et on porta la mère dans son lit.

C H A P I T R E L X X I I I.

LA mort de l'enfant fit succéder dans l'ame de Zelucco la crainte personnelle aux fureurs de la jalousie. Il affecta de ressentir une vive douleur de cette perte, et plus encore des suites qu'elle pouvoit avoir sur la santé de Laure. Lorsque la signora Sporza revint, il alla au-devant d'elle, et lui raconta, devant la nourrice et d'autres domestiques, que son enfant avoit été saisi dans les bras de sa mère d'une violente convulsion, dont il étoit mort malgré tous les secours qu'on lui avoit donnés; que Laure étoit dans son lit où on l'avoit transportée sans connoissance; qu'elle étoit encore extrêmement agitée, et qu'il convenoit de la laisser seule quelque tems, parce que la vue d'un ami quelconque ou la moindre question pourroient lui être très-nuisibles.

La signora ne put se défendre, durant ce récit, de manifester beaucoup d'impatience; et, lorsqu'il cessa de parler, elle lui déclara, pour toute réponse, qu'elle vouloit absolument voir son amie.

= Cela n'est pas possible pour le moment, lui dit Zelucco.

= Je veux la voir, répliqua la signora en s'avançant vers la porte.

= Mais, reprit Zelucco en lui barrant la porte, il seroit tout-à-fait déraisonnable de vouloir la fatiguer dans ce cruel moment.

Mes visites ne lui ont jamais paru fatigantes, reprit la signora; et je veux absolument la voir. Ayez, monsieur, la bonté de me laisser passer.

Zelucco craignoit que Laure ne l'accusât du meurtre de l'enfant, ou qu'il ne lui échappât quelques expressions qui pourroient indiquer comment il étoit mort. Il auroit voulu, avant de la laisser approcher de personne, lui persuader que la mort de son fils étoit accidentelle, ou au moins, s'il ne pouvoit pas réussir, de

témoigner les plus grands regrets de sa violence involontaire, et d'obtenir de Laura la promesse de n'en jamais parler. Cette promesse l'auroit tranquillisé , parce qu'il connoissoit Laure incapable de manquer à sa parole (1). En conséquence, il épuisa tous ses argumens pour empêcher la signora d'entrer chez elle. Elle n'en persista pas moins à voir son amie, et son impatience augmenta en proportion de l'opiniâtreté que Zelucco mettoit à lui barrer la porte. Il céda, et l'avertit qu'il craignoit fort que ce funeste accident n'eût mis un peu de confusion dans les idées de son épouse.

(1) C'étoit apparemment une des mille et une inconséquence de la jalousie ; car, si Zelucco avoit tant de confiance aux promesses de Laura, comment pouvoit-il croire qu'elle avoit violé le serment sacré qu'elle lui avoit fait en face des autels ; et, s'il croyoit qu'elle avoit manqué à ce vœu solennel, comment pouvoit-il avoir confiance dans une simple promesse de lui garder le secret sur sa violence ?

NOTE DU TRADUCTEUR.

La raison de Laure étoit en effet totalement aliénée : mais Zelucco ne le savoit pas , et son propos n'avoit d'autre but que d'ôter la confiance aux expressions qui pourroient lui échapper dans sa douleur.

Lorsqu'on l'eut mise dans son lit , elle elle donna quelques signes de vie ; mais elle ne parut point se souvenir de ce qui venoit de se passer. Après avoir été quelques instans dans cette situation , elle retomba dans une espèce de léthargie , dont elle revint comme la première fois avec une idée confuse de quelque événement sinistre , dont elle ne pouvoit se rappeler ni le fond ni les circonstances.

En entrant dans sa chambre , la signora Sporza l'entendit demander d'un ton plaintif :

= Hélas ! où ai-je été ? Que m'est-il arrivé ? Personne ne peut-il donc me le dire ? sentez-vous tous comme moi votre tête tourner , et votre cœur prêt à défaillir ? Au bout de quelques instans , elle perdit de nouveau connoissance.

Tandis qu'elle étoit dans cet état d'anéantissement , les femmes qui la soignoient apprirent à la signora que leur maîtresse répétoit toujours ces mêmes questions lorsqu'elle reprenoit connoissance.

La signora , assise auprès du lit de Laure , tenoit constamment ses regards fixés sur elle , et guettoit tous ses mouvemens avec la plus grande attention. Dès qu'elle ouvrit un peu les yeux , la signora lui prit la main , et lui demanda , du ton touchant de la sympathie , comment elle se trouvoit.

Après l'avoir regardée quelque tems fixement sans répondre , Laura lui dit vivement :

= Ah ! c'est donc vous ; vous voilà enfin arrivée. Oui , ma chère amie , répondit la signora. Et savez - vous ce qui m'est arrivé , reprit Laure ? Je l'ai appris avec beaucoup de chagrin , lui dit la signora ; mais apprenez-moi donc ce que c'est , reprit Laure. Personne ne veut me le dire , et c'est sûrement quelque chose de très-funeste , car ils ont tous l'air très-affligés ;

vous paroissez aussi triste, et mon pauvre cœur souffre sans que je sache pourquoi... Mais mais ma tête tourne d'une force...

Par l'indiscrétion d'un domestique, madame de Seidlits apprit la mort de l'enfant, et le danger où étoit sa fille. Elle accourut chez Zelucco; et, sans écouter ni sa relation, ni les observations qu'on lui fit sur l'effet que sa subite apparition auprès de sa fille pourroit produire, elle s'élança dans la chambre de sa fille, en criant: Ma fille, ma fille; où est ma fille?

Frappé du son de la voix, ou de l'expression de sa mère, Laura se leva sur son séant, et sembla recouvrer un peu sa mémoire. Repoussant d'une main madame de Seidlits qui vouloit l'embrasser, elle prit l'air grave, et prononça d'un ton de sévérité qui ne s'accordoit point avec sa douceur ordinaire:

= Mon fils est perdu sans retour; il a été saisi par la furie.

Après ce peu de mots, elle retomba sur son lit sans connoissance. Lorsqu'elle la

reprit, elle tint des discours incohérens, mais qui tous avoient rapport à l'événement dont elle étoit frappée. Si quelqu'un eût été témoin du meurtre de l'enfant, il auroit aisément compris les expressions qui sembloient incohérentes. Mais, comme Laure et Zelucco étoient les seuls présens, on imputoit au dérangement de sa raison tous les propos qu'on ne pouvoit pas comprendre.

Le médecin étant arrivé, on le conduisit d'abord à l'appartement de Zelucco, conformément à ses ordres. Il lui raconta que son fils avoit été enlevé par une convulsion, et qu'il y avoit lieu de craindre que cet événement n'eût altéré la raison de sa femme; qu'elle tenoit des propos extravagans, qu'elle ne reconnoissoit plus ses amis les plus intimes, et qu'elle étoit même épouvantée de leur présence. Après l'avoir ainsi préparé, il le fit conduire à la chambre de Laure.

Il entra chez elle au moment où elle sortoit d'une crise. Lorsqu'il lui parla,

elle le regarda fixement sans répondre à ses questions. Comme il proposoit de se retirer, Laure lui dit d'un ton d'effroi : De grâce, monsieur, ne laissez pas approcher de moi ce monstre.

Le médecin convaincu du trouble de sa raison, ordonna de la saigner et de la laisser très-tranquille, de ne point lui faire de question, et d'éviter même de la faire parler. Il ajouta, qu'il y avoit tout lieu d'espérer que cette aliénation ne seroit que passagère, et que sa santé se rétabliroit promptement.

Zelucco fut assez satisfait de la première partie de ce rapport, mais fort alarmé de la dernière. Il sentoit que, dans la situation où Laura étoit alors, ses discours feroient peu d'impression sur les auditeurs; mais que, si elle reprenoit son bon sens, son récit, quel qu'il fût, obtiendrait une pleine confiance. On ne pouvoit pas, à la vérité, l'accuser du dessein prémédité d'assassiner son enfant; mais il sentoit de violens remords, lorsqu'il réfléchissoit que le

meurtre de son fils étoit l'effet d'un des accès de colère auxquels il s'étoit abandonné dès son enfance, et durant toute sa vie, sans jamais essayer de résister à ses passions. Dans ces momens de réflexions pénibles parmi les circonstances qui affligoient son souvenir, il se rappela douloureusement la remontrance de son précepteur, au moment où, dans un accès de colère, il avoit étouffé son moineau. Sa conscience bourrelée considéroit alors le discours de son instituteur comme une prophétie. Si j'avois mieux profité, disoit-il, des avis que cet homme vertueux me donna dans cette occasion, et dans beaucoup d'autres, je n'aurois point à redouter aujourd'hui les suites de ma violence.

Mais, quels que pussent être les remords de Zelucco lorsqu'il se rappeloit les actions de sa vie, il en étoit beaucoup moins tourmenté, que de son inquiétude sur les expressions qui échappoient fréquemment à Laura; il ne les entendoit jamais répéter sans éprouver une violente agitation. Le

sens lui paroissoit si clair, qu'il craignoit toujours que les autres le comprissent. Il n'étoit pas non plus bien assuré que, si Laura reprenoit l'usage de sa raison, elle ne découvrîroit point le fait en l'accusant ouvertement d'avoir étranglé son enfant. En conséquence, il desiroit ardemment ou qu'elle mourût, ou qu'elle restât dans son état d'aliénation.

Ses craintes sur sa sûreté personnelle lui enlevèrent le loisir de diriger un plan qu'il avoit formé pour se défaire de Seidlits. Laure occupoit toute son attention. N'osant point hasarder de paroître devant elle, il avoit ordonné qu'on l'informât littéralement de tous ses discours, et ses expressions le jetoient dans des alarmes presque continuelles.

C H A P I T R E L X X I V.

T E L L E étoit la triste situation de l'infortunée Laure , lorsque Carlostein et Seidlits revinrent de leur excursion. Ils allèrent droit à la maison de madame de Seidlits, dont la suivante leur apprit l'indisposition de Laure et la mort de son fils. Madame de Seidlits excédée des fatigues qu'elle avoit prises en soignant sa fille, étoit dans son lit. Les deux amis, également surpris et affligés de ces tristes nouvelles , se proposoient d'aller chez la signora Sporza ; mais on leur dit qu'elle couchoit chez Zelucco , et qu'elle passoit presque toute la journée auprès du lit de Laure. Seidlits résolut d'y aller sur-le-champ. Carlostein accablé de douleur, et jugeant que , dans cette circonstance, sa visite seroit indiscrete , regagna son

auberge, où il attendit le retour de Seidlits avec impatience.

Zelucco reçut Seidlits avec toutes les apparences de la douleur.

= Hélas! mon ami, lui dit-il, nous avons perdu votre cher petit neveu. Il a été enlevé par des convulsions dans les bras de sa mère. Vous pouvez juger de ma situation. Sa raison a été depuis toujours très-altérée, et il semble que la vue de ses plus chers amis redouble son mal.

Seidlits fit peu d'attention, et point de réponse à ce discours. Mais une des femmes qui soignoient Laure étant venue annoncer qu'elle paroïsoit beaucoup plus calme qu'à l'ordinaire, son frère demanda la permission de la voir.

J'ai peur, dit Zelucco, que vous ne la fassiez retomber dans une crise.

= Je suis convaincu, répondit Seidlits, qu'elle me verra avec plaisir.

= Vraiment, repartit Zelucco, en lui lançant un regard farouche.

J'ai tout lieu de le croire, lui dit le capitaine, sans faire attention à son air irrité.

Voici le médecin qui en décidera, dit la nourrice. Il faut, dit le docteur, annoncer son frère avant qu'il paroisse, et nous verrons quelle sorte d'impression son nom lui fera.

Zelucco ne s'opposa point à cette expérience; il étoit que le nom ou la vue de Seidlits pourroit faire trahir à Laura l'intimité qu'il supposoit entre le frère et la sœur.

Le médecin conduisit Seidlits dans la chambre de la malade, et Zelucco resta à la porte qu'il tint entr'ouverte afin d'entendre ce qui alloit se passer.

Laura, soutenue par des oreillers, étoit assise dans son lit, et la signora sur un siège auprès d'elle.

Le médecin lui dit tout bas que le capitaine Seidlits étoit arrivé, et dans la maison; puis il lui répéta très-haut: Votre ami, le capitaine Seidlits, est arrivé à Naples.

Cette nouvelle me fait grand plaisir ,
répondit la signora en fixant Laure qui
n'y fit point d'attention.

N'avez-vous point entendu , ma chère ,
lui dit la signora , ce que le docteur vient
de dire ?

= Non , répondit Laure.

Il a dit que votre frère venoit d'arriver.

= Oui , dit Laure avec indifférence.

Juste ciel ! s'écria la signora fondante
en larmes , son jugement est tout-à-fait
perdu ; elle n'entend point ce que je viens
de lui dire ,

Il paroît que ce que Laure entendoit ,
la frappoit moins que ce qu'on exposoit
à ses regards ; car , dès qu'elle vit couler
les larmes de la signora , elle lui prit la
main , et avec l'air et le ton du plus vif
repentir :

= Que je suis malheureuse ! lui dit-elle ;
je vous ai offensée , mais c'est involon-
tairement.

J'en suis convaincue , ma chère amie ,
lui dit la signora ; mais il n'est pas pos-

sible que vous ayiez oublié le capitaine Seidlits.

= Seidlits , répéta Laure froidement ; oui, ma chère amie , votre frère Seidlits.

= Mon frère , dit Laura en jetant un regard égaré ; où est mon frère ?

Le voici votre frère , répondit Seidlits , sortant de derrière un paravent où il attendoit avec impatience.

Laura fit un cri, et cacha son visage sous ses couvertures. Ma chère sœur , dit Seidlits , ne reconnoissez-vous plus votre frère ? Le médecin et la signora répétèrent que c'étoit son frère ; elle souleva sa tête , et fixa Seidlits avec l'air de la défiance et de la terreur : elle jeta des regards inquiets tout au tour de la chambre, comme si elle craignoit la présence de quelque autre.

Il n'y a ici que vos amis , lui dit la signora.

J'avois peur , dit Laure , que le monstre ne fût revenu.

Il n'y a point de monstre ici, ma chère,

lui dit la signora; c'est votre frère, ne le reconnoissez-vous pas?

Laure, après l'avoir considéré plus attentivement, regarda la signora Sporza; et, en souriant, elle lui montra du doigt Seidlits. Oui, ma chère amie, lui dit la signora, c'est votre frère.

= Laure ne répondit point, mais elle continua de le regarder avec complaisance.

Le nom de frère ne la frappoit pas; mais il paroissoit que la vue de Seidlits lui faisoit plaisir, sans qu'elle eût aucune notion de fraternité ou de parenté. Cependant lorsqu'il lui tendit la main, en lui parlant avec toute l'effusion de la tendresse fraternelle, elle lui donna la sienne. Elle paroissoit jouir de sa présence, et son départ lui causa visiblement du déplaisir.

La signora sortit de la chambre de Laure avec le capitaine, et Zelucco les conduisit dans une pièce voisine. N'est-il pas bien étonnant, lui dit Zelucco, qu'elle ait fait si peu d'attention à la nouvelle de votre arrivée?

Seidlits s'essuya les yeux sans lui répondre.

= Cependant, reprit Zelucco, elle a eu du plaisir à vous voir.

Seidlits absorbé dans ses tristes réflexions, garda quelque tems le silence. S'adressant ensuite à la signora Sporza : Ma sœur, lui dit-il, a d'abord été effrayée... elle me prenoit certainement pour un autre.... Qui peut être ce monstre dont elle parle? Zelucco, s'empressant de prévenir la réponse de la signora, dit que les expressions de Laure étoient si incohérentes, qu'il étoit impossible d'y trouver un sens.

= Elle a été, ajouta-t-il, si violemment frappée de la mort subite de notre cher enfant, qu'elle en a perdu le jugement et la mémoire; jugez de ce que son extrême sensibilité a dû souffrir en voyant périr son enfant dans ses bras, sans apparence de cause. Le médecin assure qu'il a vu différens exemples d'accidens semblables, mais la secousse a été trop forte pour la constitution délicate de notre chère Laure;

elle va mieux , graces au ciel , et le médecin ne désespère point de la voir parfaitement rétablie.

Tandis que Zelucco débitoit sa harangue hypocrite , la signora Sporza gardoit un morne silence ; mais elle ne put pas se défendre de secouer une fois la tête. Ce geste fit passer la terreur dans l'ame de Zelucco , et naître de violens soupçons dans celle de Seidlits.

En arrivant à son auberge , il trouva monsieur N. avec le baron. Ils furent si affligés en apprenant la situation de Laure , qu'ils firent peu de conversation. Seidlits se retira sans communiquer à Carlostein ses soupçons.

Lorsqu'il retourna le lendemain chez sa sœur , il saisit le moment de parler à la signora Sporza sans témoins , et la supplia de lui confier ce qu'elle pensoit de cette malheureuse affaire. Je crains , lui dit-il , que vous me cachiez quelque chose..

Je ne sais rien , lui répondit la signora , dont je veuille vous faire un mystère. J'ai

quitté votre sœur et son enfant très-bien portans , et quelques heures après, lorsque je suis revenue , l'enfant étoit mort , et votre sœur dans la situation où vous la voyez. On m'a fait la même histoire que vous venez d'entendre... Il faut prendre patience. Le docteur est honnête homme ; votre sœur va un peu mieux , et je ne la quitte point. Ayons un peu de patience. L'approche de Zelucco fit cesser cette conversation.

Depuis l'arrivée de Seidlits la santé de Laure sembloit s'améliorer tous les jours ; mais la mémoire et le jugement ne revenoient point en proportion des forces.

Tandis que Laure étoit dans cette situation , Carlostein passoit sa triste vie presque seul , toujours occupé du malheur de cette femme charmante ; il s'en informoit tantôt du médecin , tantôt de la signora , ou de son ami Seidlits ; et, lorsqu'ils étoient tous chez Laure , l'impatience le conduisoit à sa porte , où il questionnoit ceux qui sortoient de la maison.

C H A P I T R E L X X V .

LA mort de l'enfant, la maladie de Laure, et la crainte qu'il ne lui échappât dans son délire quelque expression qui tendit à faire découvrir la cause de ces deux accidens, avoient si sérieusement occupé Zelucco, que ses visites chez Nérine étoient depuis quelque tems beaucoup moins fréquentes. Il sentoit la nécessité d'observer la plus grande circonspection dans un commerce qui, s'il étoit connu pour subsister dans cette circonstance, feroit considérer toutes ses apparences de douleur comme des grimâces, et fortifieroit les soupçons qu'il vouloit éviter ou détruire.

Quoique, dans la situation de Zelucco, ces prudentes précautions fussent très-convenables, Nérine ne leur accorda point son approbation. Sa conduite lui parut très-offensante, et elle rejeta toutes ses excuses et ses explications.

Elle n'étoit pas à la vérité informée du principal motif ; en lui racontant la mort de l'enfant , et l'effet qu'elle avoit produit sur sa mère , le méfiant Zelucco s'étoit bien gardé de lui révéler la première cause de ces deux accidens.

Dans une de ses visites secrètes où il parut triste et rêveur , Nérine supposa qu'il regrettoit la perte de son fils , et considéra ce sentiment comme une insulte personnelle.

Vous êtes , selon moi , lui dit-elle , le plus chanceux de tous les mortels.

= En quoi , je vous prie , lui répondit Zelucco un peu surpris de l'observation.

= En vous débarassant si lestement , reprit-elle , d'un bâtard qui auroit dépouillé d'une grande partie de votre fortune et ses enfans que vous pourrez avoir un jour.

= Zelucco n'ayant point fait de réponse ; je vous conseille toutefois , continua-t-elle , d'être un peu plus sur vos gardes à l'avenir ; car , s'il en venoit encore un , vous auriez

peut-être plus de peine à vous en défaire.

= Zelucco répondit cette fois par des juremens et des malédictions.

Votre colère, lui dit Nérine, est fort naturelle; je conçois qu'il n'est pas amusant d'avoir une femme qui joue l'imbécille, et de voir continuellement auprès de son lit un beau-frère que vous n'aimez pas, mais qu'elle aime infiniment.

Qui joue l'imbécille, dit Zelucco; imaginez-vous donc que ce soit un jeu?

= Vous pouvez, répondit Nérine, juger mieux que moi de la sensibilité de votre femme, mais je trouve un peu extraordinaire qu'elle soit si violemment frappée d'un malheur qu'elle peut réparer si facilement.

Zelucco vomit de nouvelles malédictions contre le frère et la sœur. Plût à Dieu, dit-il, que je pusse trouver un expédient pour me débarrasser de l'un et de l'autre!

Défaites-vous seulement de la sœur, lui dit Nérine; et le frère ne vous causera plus d'inquiétude.

= Je ne serai jamais débarrassé d'elle , dit Zelucco avec humeur ; loin d'aller plus mal , elle se rétablit tous les jours.

Il ne faut pas désespérer , dit Nérine ; elle partira peut-être au moment où on s'y attendra le moins.

= Je vous dis , reprit Zelucco , qu'elle va toujours de mieux en mieux , et qu'il n'y a plus d'espoir qu'elle parte.

= Il reste encore toutefois une chance , lui dit Nérine.

= Et quelle est-elle , dit Zelucco ?

= Une convulsion , dit-elle , peut l'enlever comme son enfant.

Cette expression lâchée à l'aventure , frappa si violemment le coupable Zelucco , que le cœur lui manqua. La pâleur de la mort se répandit sur sa figure , et d'une voix à demi étouffée , il prononça : » Que voulez vous dire ? »

Ce que je veux dire , reprit Nérine étonnée de son agitation ; que voulez vous dire vous-même : et bon Dieu ! comme vous êtes pâle ; qu'est-ce donc qui vous arrive ?

= Je me suis trouvé mal tout d'un coup, lui dit Zelucco ; mais cela commence à se passer.

= J'espère , dit Nérine , que ce n'est pas ce que j'ai dit qui vous a mis dans cet état.

Non , point du tout , dit Zelucco en tâchant de sourire ; je n'ai pas même entendu ce que vous avez dit. Je suis, depuis quelque tems, sujet à des battemens de cœur qui me saisissent brusquement , et me rendent horriblement pâle.

Je ne vous ai point encore entendu vous en plaindre , dit Nérine.

= Non dit Zelucco , Je n'aime point à en parler, ni même à y penser ; parlons d'autre chose.

Le vice faisoit cruellement sentir à Zelucco ses inconvéniens ordinaires. Quoique naturellement ferme et hardi , il étoit abattu sous le poids du crime qui opprimoit sa conscience , et chaque mot qui frappoit son imagination , le faisoit trembler. Cette angoisse continuelle l'invitoit à

commettre de nouveaux crimes , pour se mettre à l'abri des suites de ceux dont il étoit déjà coupable. Il retomboit souvent chez Nérine dans sa mélancolie , malgré tous ses efforts pour s'en distraire. Lorsqu'en lui faisant ce reproche , elle lui demandoit le sujet de sa langueur, il l'imputoit à une attaque de sa maladie. Mais, comme elle traitoit ordinairement cette excuse de prétexte pour cacher une cause différente , Zelucco lui dit un jour , pour la satisfaire et se débarrasser de ses questions. Puisque vous voulez savoir la vérité , je suis las d'avoir une femme qui m'empêche de dévouer uniquement mon tems et mes soins à celle qui possède exclusivement mon cœur.

= Dans sa situation présente , répondit Nérine , en supposant qu'elle soit réelle , il seroit plus heureux pour votre femme de mourir que d'exister.

= Cela peut-être , dit Zelucco ; mais elle n'en mourra pas plus vite.

= Qu'en dit le médecin , reprit Nérine ?

= On n'y connoit rien , dit Zelucco ,

ces gens-là ne disent jamais ce qu'ils pensent.

Je n'emploierois pas , dit Nérine , un médecin qui n'adopteroit pas mon opinion, ou qui n'ordonneroit pas des drogues en conséquence.

= A cet étrange discours , Zelucco ne fit point de réponse.

= Quelles sortes de drogues lui donne votre docteur , reprit Nérine ?

= Ma foi, dit Zelucco, je n'en suis point informé.

= C'est que , lui dit Nérine , je crois que le laudanum convient dans ces occasions. Je l'appris par un accident assez singulier. Une de mes connoissances tomba dans la même maladie , son médecin ordonna de lui donner tous les soirs un certain nombre de gouttes de laudanum. Sa femme de chambre lui en donna, par distraction , une fiole entière , et elle mourut dans la matinée du lendemain , avec une tranquillité charmante. Ses parens voulurent d'abord faire un peu de

bruit ; mais , après y avoir réfléchi , ils jugèrent que , dans sa situation , la mort étoit l'événement le plus heureux qui pût lui arriver.

= Zelucco , feignant de ne point comprendre le but de cette histoire , dit qu'il laisseroit au médecin le soin de traiter sa malade à sa fantaisie.

= Le tourment continuel qu'il éprouvoit dans la crainte que Laure ne fît involontairement , ou de propos prémédité , quelque déclaration dangereuse pour sa sûreté personnelle , suffisoit , indépendamment de son injuste jalousie , pour exciter dans le cœur de Zelucco une haine implacable. Il desiroit ardemment la mort de son épouse , et n'oublia point la drogue indiquée par Nérine. Il n'étoit pas encore tout-à-fait déterminé à s'en servir ; mais il avoit fermement résolu de n'avoir pas de confident , s'il en faisoit usage.

C H A P I T R E L X X V I.

LA situation de Laure étoit un peu meilleure; elle sembloit délivrée depuis quelque tems de ses crises et de ses espèces de léthargies: mais elle étoit encore foible et languissante. Elle parloit rarement, et versoit souvent des larmes, sans qu'on pût en connoître la cause. Dans d'autres momens elle paroissoit plus gaie, et particulièrement lorsqu'elle voyoit arriver son frère, elle reprenoit des forces; mais sa mémoire étoit toujours imparfaite. Elle ne demandoit jamais des nouvelles de personne. Elle ne pensoit à ses amis que lorsqu'elle les voyoit, et alors on apercevoit à qui elle donnoit la préférence. Lorsqu'elle parloit, c'étoit toujours par phrase détachée et sans liaison.

L'indisposition de madame de Seidlitz la forçoit encore de garder la chambre;

de façon que Laure ne voyoit jamais que la signora Sporza , son frère , le médecin , et les femmes qui la servoient.

Un matin , Tandis que Zelucco étoit à la campagne , la signora et Seidlits conduisirent Laure , avec la permission du docteur , dans une chambre d'un étage plus élevé , d'où on avoit une fort belle vue. Laure resta quelque tems assise auprès de la fenêtre , où elle sembloit contempler avec plaisir les différentes beautés de la scène pittoresque qui se présentoit à ses regards , et ses compagnons se félicitoient de la tranquillité de son esprit.

Elle quitta son siège , se promena dans la chambre , et s'approcha d'un tableau qui fixa son attention. Il représentoit le massacre des Innocens. Dès qu'elle l'aperçut elle fut vivement agitée ; mais ses yeux se fixèrent sur un groupe où une mère se débattoit contre un soldat féroce , qui d'une main tâchoit de plonger son épée dans le sein de l'enfant , tandis que de l'autre il le saisissoit à la gorge.

Lorsque la signora Sporza découvrit l'objet qui fixoit particulièrement l'attention de Laure , elle tâcha de l'éloigner du tableau , mais en vain ; elle sembloit y être clouée. Elle serroit d'une main son amie, tandis que des yeux elle dévorait le groupe , et que la terreur se peignoit dans ses regards.

= Qu'est-ce qu'il ya , ma sœur , lui dit Seidlits ; qu'est-ce qui vous effraie ?

= Laure, lui lançant un regard égaré , lui montra du doigt l'assassin qui tenoit l'enfant à la gorge.

= Voyez , voyez , s'écria-t-elle du ton de la terreur ; en ce moment elle fut saisie de convulsions , et on la porta dans son lit sans connoissance.

= Le médecin ordonna des calmans ; mais les spasmes et les convulsions continuèrent par intervalles , durant près de deux heures. Lorsqu'ils cessèrent , elle s'assoupit.

Tandis qu'elle sembloit sommeiller , le capitaine eut la curiosité de retourner

dans la chambre où Laure avoit essuyé sa rechute , et la signora , pressée du même sentiment , y fut presque aussitôt que lui. Elle trouva le capitaine qui examinait le tableau , et , par un hasard fort singulier , la figure du soldat qui luttoit contre la mère pour saisir son enfant , ressembloit un peu à celle de Zelucco. La signora ne tarda pas à en faire la remarque. Juste ciel ! que devons-nous penser de ceci , s'écria-t-elle en regardant Seidlits ?

= J'en ai été frappé comme vous , lui répondit Seidlits.

= Comment , vous trouvez aussi une ressemblance , dit la signora.

= Une ressemblance effrayante , reprit Seidlits.

Mais , c'est le sujet du tableau , dit la signora , qui a d'abord attiré ses regards.

= C'est , répliqua Seidlits , ce qui confirme mes soupçons sur ce misérable , qui....

= La signora lui mit la main devant

la bouche, pour arrêter sa voix qu'il élevoit inconsidérément. Ils convinrent ensemble de taire cette découverte, jusqu'à ce qu'ils pussent mieux éclaircir une circonstance qui leur suggéroit des idées horribles. Le capitaine promit de ne rien faire sans la consulter, et elle s'engagea de l'aider de tous ses efforts à pénétrer la vérité de cet affreux mystère.

Mais leurs démarches furent suspendues par la situation de Laure, dont le danger devenoit plus effrayant. Son sommeil fut très-court, la fièvre lui dura toute la nuit, et augmenta le lendemain. Elle passa la nuit suivante dans le délire, et, durant trois jours, ses amis craignirent sans cesse, et son mari se flatte de la voir expirer. Mais, au plus fort de son danger, elle s'endormit profondément; et, après un sommeil calme et très-long, elle se réveilla sans fièvre, et parfaitement rétablie dans sa mémoire et son bon sens.

La joie que le capitaine et la signora ressentirent de cet heureux événement,

fut un peu tempérée par la crainte que le retour de sa mémoire, ne lui rappelât la mort de son enfant, et ne produisît une rechute. Mais, soit que la foiblesse occasionnée par la fièvre ou quelque autre incident en fût la cause, il est certain qu'elle supporta plus tranquillement le souvenir de la scène qui avoit aliéné sa raison, et manqué de lui coûter la vie. Sa douleur se convertit en mélancolie. Le médecin assura que ses forces se rétabliraient promptement, et recommanda d'éviter dans la conversation tout ce qui pourroit tendre à lui rappeler la perte de son enfant.

Laure s'aperçut de cette attention, et se trouvant seule un jour avec la signora Sporza, elle lui demanda comment sa mère avoit supporté la mort de son fils. Elle y ajouta d'autres questions sur l'enterrement de cet enfant, et pleura abondamment tandis que la signora répondoit à ses questions. Mais après avoir essuyé ses larmes; pourquoi, lui dit-elle, pleurerois-

je mon fils ? La mort le met à l'abri d'une foule de maux auxquels il auroit difficilement échappé dans cette vie , et son bonheur est assuré pour toujours.

La signora s'apercevant que Laure parloit sur ce sujet avec tranquillité , lui demanda si elle savoit ce qui pouvoit avoir occasionné les convulsions dont son fils étoit mort.

De cette question Laure conclut que Zelucco avoit imputé la mort de l'enfant à des convulsions , et que la signora Sporza n'étoit pas bien persuadée de la vérité du fait. Les soupçons de la signora furent confirmés par ses nouvelles questions. Laure lui répondit laconiquement qu'elle ne connoissoit point la cause des convulsions , mais qu'elle avoit souvent entendu dire que les enfans y étoient sujets. Laure avoit été le seul témoin de cette horrible aventure ; et, quoique très-déterminée à prendre promptement des mesures pour sa séparation , elle étoit fort éloignée de vouloir inculper son mari,

et fournir à un autre les moyens d'être son accusateur.

Durant la maladie de Laure, pour éviter de paroître devant elle, Zelucco avoit prétexté qu'il ne pouvoit pas supporter de voir sa chère épouse dans une si cruelle situation; mais son véritable motif étoit la crainte que sa vue n'excitât chez elle un mouvement d'épouvante et d'horreur, qui pouvoit faire naître des soupçons qu'il desiroit ardemment de prévenir.

Comme, à son grand regret, sa santé physique étoit fort améliorée, et sa santé morale totalement rétablie, il jugea qu'il ne pouvoit pas se dispenser plus longtemps de lui rendre visite. Mais, voulant savoir d'abord quelle impression sa vue pourroit lui faire, il dit au médecin qu'il avoit le plus grand desir de voir sa chère épouse; mais qu'il ne vouloit pas se présenter chez elle sans savoir si sa santé ne seroit pas exposée. Le docteur en fit part à Laure, qui lui répondit

sur-le-champ, qu'elle ne pouvoit encore supporter que la compagnie de sa mère, dont la santé se rétablissoit un peu, et de la signora Sporza; et, que lorsqu'elles prolongeoient un peu leurs visites, elles lui occasionnoient presque toujours ou la fièvre, ou des maux de tête. En conséquence, elle supplia que tous les autres, sans exception de son frère ou de son mari, la dispensassent de les recevoir, jusqu'à ce que ses forces fussent mieux rétablies. Laure ajouta ici le nom de son frère, qu'elle n'avoit pas vu depuis la scène du tableau, pour rendre le refus de recevoir son mari moins extraordinaire.

Du moment que Laure avoit repris l'usage de sa raison, elle s'étoit occupée des mesures qu'elle adopteroit pour obtenir une séparation avec le moins d'éclat possible. Décidée à taire son motif principal, elle voulut différer de consulter sa mère, son frère, ou son amie, et essayer d'abord de l'obtenir elle-même de Zelucco.

La proposition du médecin lui fit hâter son épreuve. Elle écrivit la lettre suivante, et la fit porter à son mari, lorsqu'elle sut qu'il étoit seul dans son appartement.

AU SIGNOR ZELUCCO.

« Vous ne serez ni surpris, ni fâché d'apprendre que ma résolution irrévocable est de ne jamais vous revoir. Je suis le seul témoin de votre action atroce.

Jamais cette affreuse vérité n'est sortie ni ne sortira de ma bouche, à moins que vous ne m'y forciez par un refus de consentir à mes propositions, ou en me replongeant une seconde fois, par votre vue, dans la triste situation dont j'ai eue le bonheur de sortir.

Je proposerai à mes amis notre séparation, sur un prétexte qui ne peut pas vous intéresser. Je ne vous demande que d'y consentir sans bruit et sans esclandre. Je ne réclame rien; mais j'attendrai, pour traiter cet article avec mes parens, que la

santé de ma mère soit rétablie, et il y a toute apparence qu'elle le sera promptement.

Ne vous opposez point à ma résolution; cette entreprise vous exposerait à des dangers.

Ne me faites point de réponse; un simple consentement suffira : et je prierai jusqu'à ma mort la providence d'étendre sur vous sa miséricorde."

LAURA SEIDLITS.

Lorsque Zelucco reçut cette lettre, il se préparait à sortir. Il changea de disposition, et passa la journée entière dans son appartement.

Cette lecture l'irrita d'abord, au point qu'il fut près d'entrer brusquement dans la chambre de Laure pour lui demander l'explication de sa lettre, et la forcer au silence, en la menaçant de la faire enfermer comme folle pour sa vie, si elle avoit la hardiesse de l'accuser. Mais un moment de réflexion lui fit sentir le dan-

ger de cette mesure, et que, si Laura poussée à bout publioit son histoire, il seroit impossible d'en effacer l'impression dans une ville où il n'avoit pas pour lui l'opinion publique. Cette considération calma l'impétuosité de Zelucco ; le soin de sa sureté l'emporta sur l'orgueil et la colère, et il fit à Laura la réponse suivante.

« Quoique je ne comprenne point le sens d'une partie de votre lettre, je consens à la séparation. Lorsque vous la proposerez à vos parens, vous pourrez leur apprendre que je n'y ai pas donné occasion, et que, quoique cette mesure soit uniquement dictée par votre caprice, je consens à vous assurer pour votre vie une pension raisonnable. »

Cette réponse fit grand plaisir à Laura. Elle avoit résolu de ne rien accepter de Zelucco, mais de ne s'expliquer sur cet article, qu'après être sortie de sa maison.

Elle auroit préféré de retourner en Allemagne, si elle n'avoit pas connu la répugnance de sa mère, et craint la sensibilité de son propre cœur, qu'elle soupçonnoit de lui suggérer cette mesure, beaucoup plus par inclination pour Carlostein, que par attachement pour son pays.

Le plan qu'elle adopta fut de se retirer, aussitôt après la séparation, dans un des couvens de Naples, ou peut-être de Rome ou de Florence, où elle pourroit être reçue pour une modique pension; et, comme elle étoit convaincue que sa mère essaieroit de s'opposer à cet arrangement, elle vouloit attendre, pour lui en parler, que sa santé fût rétablie.

CHAPITRE LXXVII.

LE capitaine Seidlits informa Carlostein de la violente impression que la vue du tableau avoit faite à Laure, de ses soupçons et de ceux de la signora Sporza relativement à la mort de l'enfant et à l'accident de la mère, et enfin de la grande probabilité que la rechute de sa sœur et l'examen du tableau avoient donnée à leurs premiers soupçons. Durant le danger de Laura, ses parens ne pensèrent point à s'occuper d'autre chose; mais, lorsque sa santé physique et morale fut rétablie, Seidlits renouvela ses conférences avec Carlostein sur les mystérieuses circonstances de la mort de l'enfant, et de ce qui s'en étoit suivi. Carlostein ayant témoigné un grand desir de voir le tableau, Seidlits le conduisit un jour dans la chambre où il étoit placé.

Le voilà l'infâme, dit Seidlits au baron, en lui indiquant le soldat qui tenoit un poignard; voyez avec quelle fureur il saisit cet enfant. Carlostein examina silencieusement le groupe avec la plus grande attention.

= Il est vrai, dit Seidlits, que l'enfant de ma sœur n'a point de blessure.

Mais examinez, lui dit le baron, comme ce soldat semble serrer la gorge de l'enfant.

= N'apercevez - vous pas, reprit Seidlits, sans faire attention à la remarque de Carlostein; n'apercevez - vous pas la ressemblance qui a frappé la signora?

= Oui, répondit Carlostein, qui se repentoit déjà d'avoir indiqué une circonstance qui pouvoit fortifier les soupçons du capitaine, dont il craignoit la violence; j'aperçois quelque chose d'approchant: mais la ressemblance est bien foible.

Elle me semble, à moi, reprit Seidlits, très-frappante. Ne croyez-vous pas que, si ce misérable jetoit les yeux sur ce groupe, il se reconnoîtroit lui-même?

= Je ne le croïs pas, répondit le baron qui voyoit avec inquiétude son ami se confirmer dans cette idée.

= Prêtez-moi, je vous prie, votre crayon, dit Seidlits ; je ferai en sorte qu'il en soit frappé, si jamais il le regarde. Il écrivit au-dessus de la figure du soldat le nom de Zelucco. On peut espérer, ajouta-t-il, qu'il ne s'y méprendra pas.

Carlostein, n'ayant pas pu gagner sur son ami de rayer ce qu'il venoit d'écrire, résolut d'en prévenir la signora, et de l'inviter à l'effacer avant que Zelucco entrât dans la chambre.

Comme Seidlits et le baron sortoient ensemble de la cour, ils rencontrèrent Zelucco. Carlostein avoit encore son crayon à la main. S'apercevant que Seidlits s'agitoit à l'approche de son beau-frère, il lui dit à voix basse : « Ne lui parlez point dans ce moment-ci. »

= Il faut, répondit Seidlits, que je lui en donne une petite touche ; et, élevant la voix, il dit à Zelucco : Nous venons

d'examiner le tableau qui a fait à ma sœur une impression si violente.

Quel tableau, dit Zelucco ; je n'ai point entendu parler de tableau.

C'est, reprit Seidlits, la pièce la plus intéressante de toute votre collection, elle a manqué nous enlever ma sœur ; je vous invite à l'examiner avec attention, et vous m'en direz votre avis la première fois que nous nous rencontrerons. Après lui avoir fait ce compliment, Seidlits passa outre, et Carlostein, se trouvant derrière, dit tout bas à Zelucco : Vous trouverez, sur une des principales figures, un nom écrit avec ce crayon ; et, si vous desirez quelque autre éclaircissement, adressez vous à moi, vous me trouverez chez moi dans une heure, très-disposé à vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer.

Carlostein étoit convaincu que l'examen du tableau joint à la manière de Seidlits, en le recommandant à Zelucco, devoit produire entre eux une querelle. Il savoit

que cet événement étoit celui que Laure redoutoit le plus ; il n'avoit point oublié qu'elle l'avoit prié instamment , dans le cas où il en apercevroit l'apparence , de faire tous ses efforts pour le prévenir : elle avoit même ajouté , en parlant sur ce sujet à la signora Sporza , qu'elle considéreroit ce service , comme le plus essentiel qu'on pût lui rendre. Carlostein avoit envain pressé Seidlits d'effacer le nom ; il avoit résolu d'écrire à la signora pour l'engager à faire ce que Seidlits refusoit ; il s'étoit opposé , autant qu'il avoit pu à la conversation de Seidlits avec Zelucco , en traversant la cour ; enfin ayant échoué dans toutes ses mesures , il ne trouva plus d'autre expédient pour détourner la querelle entre les deux beaux-frères , que d'attirer personnellement sur lui le ressentiment de Zelucco ; et cette idée lui étant venue au moment où le capitaine sortoit de la porte , il dit à Zelucco le peu de mots dont j'ai rendu compte.

Carlostein avoit encore un autre motif pour éviter un combat entre Zelucco et Seidlits ; il savoit que le dernier étoit beaucoup moins habile que l'autre dans l'art de l'escrime. Il les avoit vu souvent faire des armes ensemble , et Zelucco avoit une supériorité décidée , même lorsqu'il y mettoit de la négligence. Quand même le capitaine auroit été convaincu d'une vérité dont il ne paroissoit pas persuadé, il n'en auroit pas moins été réduit à se servir de son épée. On ne se sert point de pistolets en Italie pour les combats singuliers. Carlostein , quoique inférieur à Zelucco pour l'escrime , se croyoit cependant plus en état de résister que le capitaine Seidlits.

A quelque distance de la maison de Zelucco , Seidlits se retournant vers Carlostein qui le suivoit , lui dit : J'aurai sûrement des nouvelles de cet homme, ce soir ou demain.

Je gagerois , répondit Carlostein , qu'il attendra jusqu'à demain pour vous de-

mander l'explication de ce que vous venez de lui dire,

= Je la lui donnerai promptement et clairement , reprit Seidlits.

Mais , répliqua le baron , s'il vous expliquoit d'une manière satisfaisante les circonstances qui ont excité nos soupçons.

= Je lui ferois, sans hésiter, des excuses, reprit Seidlits ; mais je compte sur vous si nous sortons ensemble.

= Cela va sans dire , répondit Carlos-tein ; il me semble que vous êtes invité à dîner chez notre ambassadeur. Vous irez sans doute.

= Je ne puis pas m'en dispenser , dit Seidlits ; mais je donnerai des ordres pour qu'on m'apporte toutes les lettres qui pourroient me venir.

Vous n'en aurez point avant demain, répliqua le baron ; et si cette affaire ne peut point s'arranger , vous la terminerez probablement dans la matinée du lendemain. J'aurai , à tout événement , une chaise de

poste prête pour vous conduire dans les états du Pape.

Vous m'obligerez, répondit le capitaine; car je me flatte de lui donner son compte malgré sa grande réputation de férailleur. Il y a un peu de différence entre un fleuret et une épée. Adieu; il faut que je m'habille pour le dîner... Vous dînez, je crois, avec monsieur N.

= Oui, dit Carlastein. Adieu; nous nous verrons ce soir, et ils se séparèrent.

Zelucco avoit cru remarquer quelque chose d'impérieux et de menaçant dans les regards du capitaine et du baron. Il en fut un peu surpris, relativement au dernier avec lequel il avoit toujours vécu, au moins extérieurement, en très-bonne intelligence. Ne pouvant rien comprendre à ce qu'ils lui avoient dit l'un et l'autre, il demanda à une des femmes de Laure dans quelle chambre sa maîtresse avoit été saisie de sa rechute. En entrant dans cette chambre, il parcourut des yeux tous les tableaux; mais, dès qu'il aperçut le

massacre des Innocens, son cœur foiblit, et il jugea qu'il avoit trouvé la pièce en question. D'un pas mal assuré ils'approcha du tableau, et ses regards étant tombés sur le soldat qui serroit un enfant à la gorge, il recula machinalement comme si son poignard avoit été dirigé contre son cœur. Lorsque ce frémissement fut un peu calmé, il s'approcha de nouveau; et, considérant une seconde fois le groupe, il découvrit son nom écrit sur la tête du soldat, et fut saisi d'un mouvement d'horreur et d'épouvante.

Confondu et presque anéanti, Zelucco se laissa tomber sur un siège; et dès qu'il se sentit la force de marcher, il descendit et s'enferma dans son appartement.

Il avoit promis à Nérine de passer chez elle la soirée; mais dans sa cruelle agitation, dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir, et n'osant confier à personne le sujet de sa perplexité, il lui fit dire verbalement, par son agent ordinaire, qu'ayant été saisi subitement d'une violente

attaque de son incommodité , il lui étoit impossible d'aller ce jour-là chez elle ; mais , que s'il se trouvoit un peu mieux , il s'y rendroit le lendemain dans l'après-midi.

Après avoir envoyé ce message , il continua ses pénibles réflexions. Il paroissoit évident que Seidlits et Carlostein avoient de violens soupçons sur la véritable cause de la mort de l'enfant et de ses suites. Il étoit aussi très-persuadé que ses soupçons avoient été suggérés par quelques propos de Laure , soit à dessein depuis le retour de sa mémoire , ou involontairement tandis que sa raison étoit aliénée ; et dans tous les cas , elle lui sembloit mériter tout le poids de sa vengeance.

Il sentoit , à sa grande mortification , que son premier projet de la faire passer pour folle , n'étoit plus admissible depuis son parfait rétablissement. Il ne pouvoit pas se dispenser de demander une explication à Carlostein et à Seidlits. Comme le propos du baron étoit plus direct , il

résolus de commencer par lui. Cependant il ne se dissimuloit pas que , s'il en résulteroit un duel , l'attention du public occasionneroit des informations dangereuses.

Dans cet état d'incertitude et de perplexité déchirante , le coupable Zelucco desiroit en vain un ami à qui il pût sans danger ouvrir son cœur. N'ayant été durant sa vie l'ami de personne , il étoit forcé de s'avouer douloureusement qu'il n'en avoit pas un seul dans ce monde.

Après avoir pesé long-tems les obstacles et les dangers qui se présentoient en foule à son imagination , il lui parut impossible d'adopter pour le moment un plan de conduite ; mais il se crut obligé d'aller sans plus de délai s'expliquer avec le baron.

Dans toutes les circonstances où sa conscience n'étoit pas troublée par les remords qui intimident les plus hardis , Zelucco montrait généralement plus de fermeté que la plupart des hommes ; mais , comme il étoit dénué de tout principe ,

ses notions sur le duel avoient quelque chose de fort singulier.

Il tenoit pour maxime, qu'un homme qui en avoit insulté un autre, devoit, à la première proposition, prêter le collet à la partie lésée. Mais il ne concevoit pas comment un homme offensé avoit l'absurdité de requérir une sorte de réparation si incertaine et si dangereuse. Il devoit, dans son opinion, chercher quelque autre moyen de vengeance moins précaire, à moins que l'injure ne fût connue du public, ou d'une espèce qui n'admet point de délai. Dans ces circonstances, une sorte de respect pour l'opinion publique l'emportoit chez Zelucco sur toute autre considération. C'étoit sous ce jour-là qu'il considéroit son affaire avec Carlostein, parce qu'il ne doutoit pas qu'il n'eût communiqué à Seidlits, et peut-être à d'autres, ce qu'il lui avoit dit à l'oreille. En conséquence, quoiqu'il se regardât comme la partie offensée, il se crut obligé d'avoir recours à la satisfac-

tion ordinaire , avec la résolution ; toutefois , de ne pas pousser les choses à l'extrémité , s'il pouvoit s'en dispenser sans honte. Sa confiance dans son adresse ne lui permettoit pas de redouter l'issue d'un duel ; mais il desiroit éviter un éclat qui pouvoit exciter la curiosité sur les motifs de la querelle.

CHAPITRE LXXVIII.

Z E L U C C O trouva Carlostein seul , comme il s'y attendoit. Après ce qui s'est passé entre nous , monsieur , lui dit-il , vous ne devez pas être surpris de ma visite.

= Je ne suis point surpris , lui répondit le baron.

= Vous m'avez promis une explication , reprit Zelucco ; posez votre question , lui dit Carlostein , et je vous tiendrai parole.

= Vous m'avez invité , dit fièrement Zelucco , à examiner un tableau.

= Et vous l'avez probablement considéré , continua Carlostein froidement.

= Je l'ai en effet examiné , dit Zelucco , et j'ai apperçu que quelqu'un avoit eu l'insolence d'inscrire mon nom au-dessus d'une des figures.

Il ne pouvoit pas vous échapper , lui dit Carlostein ; il a été très-distinctement écrit avec ce crayon , ajouta-t-il , en le tirant de sa poche : mais il n'y avoit point d'insolence dans l'intention.

Quel peut donc être le but de cette inscription , reprit plus doucement Zelucco , qui commençoit à espérer que le baron se proposoit de terminer cette affaire en plaisanterie ?

L'intention est , repliqua Carlostein d'un ton grave et tranquille , d'exprimer la conformité de caractère et de conduite entre vous et un meurtrier barbare.

Cette déclaration imprévue déconcerta Zelucco. Mais lorsqu'il fut un peu remis , il dit à Carlostein : Votre intention , monsieur , ne paroît point douteuse , et je compte que vous vous rendrez demain matin.

= Où bon vous semblera , lui dit le baron en l'interrompant.

Ils convinrent d'un endroit à portée de la maison que Nérine habitoit, et promirent

de s'y trouver , chacun accompagné d'un ami , le lendemain de très-bonne heure.

= Je suppose , dit Zelucco , que vous serez accompagné par le capitaine Seidlits.

= Le capitaine Seidlits , répondit Carlostein , est le dernier homme auquel je penserois dans cette occasion ; mais ni le capitaine , ni aucun autre ne sera instruit de cette affaire à l'exception de la personne qui me servira de second. Je vous en donne ma parole d'honneur. En prononçant ces derniers mots , Carlostein fixa Zelucco d'une manière qui indiquoit qu'il attendoit de lui le même engagement. Il n'y a qu'un lâche , dit Zelucco , qui puisse agir autrement.

= C'est fort bien , dit le baron. Quelle est votre arme ?

= L'épée , sans doute , répondit Zelucco.

= Quoique vous soyez l'agresseur , reprit le baron , et que je connoisse vos talens dans ce genre , j'y consens.

= Si vous avez de la répugnance pour l'arme d'un gentilhomme , lui dit Zelucco ;

il falloit y penser avant de m'insulter.

= Je vous ai déjà dit, répliqua le baron, que j'accepte votre proposition.

Aussitôt après le départ de Zelucco, Carlostein informa monsieur N. de toutes les circonstances de son affaire, et le pria de vouloir l'accompagner au rendez-vous.

Monsieur N. accepta l'invitation, et lui témoigna son admiration de sa conduite. Il lui paroissoit évident que le baron avoit provoqué cette querelle pour détourner celle de Zelucco avec Seidlits, et que, dans son récit, il avoit passé sur cette circonstance. Carlostein le pria, dans le cas où il rencontreroit Seidlits, de ne rien laisser échapper devant lui, qui pût lui donner le moindre soupçon. Je vous en donne ma parole, lui répondit monsieur N.; mais je crains, ajouta-t-il, que, pour délivrer Laura du danger de perdre son frère, vous ne l'exposiez à un autre malheur dont elle seroit peut-être encore plus vivement affligée.

A cette observation Carlostein ne ré-

pondit que par une inclination de la tête en forme de remerciement.

Les sentimens que monsieur N. avoit cru apercevoir chez Laure pour le baron Carlostein, loin de diminuer son amitié pour lui, l'avoient augmentée. Toute son inquiétude pour l'affaire du lendemain, se bornoit à la crainte du fâcheux accident qui pouvoit arriver à Carlostein; et telle étoit la générosité de son caractère, que l'affliction de Laure auroit doublé ses regrets personnels.

Sur le soir, Seidlits ayant rencontré le baron, lui dit qu'il n'avoit pas encore entendu parler de Zeluceo.

Carlostein lui répondit qu'il n'en recevroit probablement point de nouvelles avant le lendemain; et vous feriez aussi bien, ajouta-t-il, de l'éviter aujourd'hui.

Il faut lui laisser le tems de digérer votre compliment, avant de lui en faire un autre.

Si ma vue, dit Seidlits, est susceptible de troubler sa digestion; c'est à lui de

se tenir à l'écart. Quant à moi, je ne me dérangerai pas d'une semelle.

Je ne parlois, dit le baron, que du reste de la journée....

Et bien, reprit Seidlits en l'interrompant, s'il ne veut pas me voir aujourd'hui, je lui conseille de ne point paroître au Corso; car j'en ai fait la partie, on m'attend, et j'y cours. Ne serez-vous pas des nôtres ?

Carlostein s'en excusa, et pria son ami de rentrer de bonne heure. Il craignoit que Seidlits ne rencontrât ce même soir Zelucco, et que son impétuosité ordinaire ne dérangerât tout le plan du lendemain.

De son côté Zelucco, desirant cacher le plus long-tems possible la source de sa querelle, ne voulut point prendre un second connu de Seidlits ou de Laure, dans la crainte qu'il ne lui fit des questions auxquelles il auroit été embarrassé de répondre. En conséquence il alla trouver le Gènevois Bertrand, dont l'intrépidité lui étoit connue. En qualité d'ancien frère

d'armes, il lui proposa de l'accompagner le lendemain pour vider une affaire d'honneur avec un officier étranger qui l'avoit insulté.

Bertrand hésita, et témoigna le desir de connoître les circonstances de la querelle. N'y auroit-il pas, ajouta-t-il, quelque moyen d'accommoder l'affaire?

Zelucco lui répondit que l'insulte étoit de nature à ne pouvoir être palliée que par de très-amples excuses, et pour prévenir de nouvelles questions : Si mon adversaire, continua-t-il, consent à me faire des excuses, et que vous les jugiez suffisantes, je m'en contenterai avec plaisir.

Dans l'espoir de pacifier amicalement cette affaire, Bertrand consentit à la proposition de Zelucco; et lorsqu'il lui indiqua le lieu du rendez-vous, il se rappela de l'avoir souvent remarqué dans ses excursions, depuis son arrivée à Naples. Il promit de se rendre chez Zelucco à l'heure indiquée.

Lorsque Zelucco rentra chez lui, il trouva la lettre suivante, écrite par Nérine.

« Et bon dieu ! que vous est-il donc arrivé ? Que dois-je penser d'un message verbal si douloureux pour moi ? Ne savez-vous pas que je vous adore ? Ignorez-vous que dans votre absence je ne fais que végéter misérablement ? Etes-vous donc si mal que vous ne puissiez écrire ? Ah ! non ; j'aime mieux croire que c'est négligence : elle me rendra moins malheureuse. Que je sache votre santé rétablie, et je tâcherai de supporter les autres malheurs. Faites-moi dire, par le porteur, à quelle heure je vous verrai demain ; mais je vous conjure de ne point hasarder votre santé, par considération pour moi. Je ne veux point acheter un moment de satisfaction par le désespoir de toute ma vie. Ah ! pourquoi ne m'est-il pas permis d'aller vous soigner et vous servir de garde-

malade ? Que cette vie seroit douce , en comparaison de l'absence et de l'incertitude qui me mettent à la torture ! Ecrivez , ou faites écrire un mot , par votre valet , à l'infortunée

NÉRINE. »

Zelucco , naturellement faux , hypocrite , prodigue de complimens et de protestations , très-méfiant , et généralement subtile à découvrir les motifs et les desseins secrets des autres , se laissoit cependant aveugler par les cajoleries de sa maîtresse , et sa vanité en imposoit à sa pénétration. Si la lettre de Nérine eût été adressée à un autre , il auroit parfaitement reconnu l'imposture , et trouvé absurde qu'on pût s'y tromper ; mais l'amour-propre lui persuadoit que ces sentimens étoient naturels , lorsqu'il en étoit l'objet. Il lui fit la réponse suivante,

« Soyez tranquille , ma très-chère Né-

rine. je suis déjà beaucoup mieux , et
votre lettre n'y a pas médiocrement con-
tribué. Lorsque je vous envoyai mon do-
mestique , il m'étoit presque impossible
d'écrire ; mais , si j'avois songé à l'inquié-
tude que vous pouviez avoir , j'aurois fait
mes efforts , et il ne seroit point parti sans
un mot de ma main. Peut-être irai-je
demain dîner avec vous. Dans tous les
cas , vous aurez de mes nouvelles ; mais
ne m'attendez pas plus tôt, et ne m'écrivez
point que vous ne m'ayez vu ».

Je suis , etc.

C H A P I T R E L X X I X.

APRES s'être assuré de Bertrand pour l'accompagner au rendez - vous , Zelucco s'occupa d'abord des moyens de sortir du royaume de Naples , si cette précaution devenoit nécessaire , et ensuite de brûler quelques papiers et d'en arranger d'autres. Après avoir terminé ses préparatifs , et dit à son valet à quelle heure il devoit l'éveiller , il se coucha , dans l'espoir de se reposer le corps et l'imagination , avant de rejoindre son adversaire. Mais le trouble de son ame et les cruelles réflexions qui l'assiégeoient , éloignoient le sommeil de ses paupières. La violente impression que la vue du tableau avoit faite sur Laure , lui paroissoit très-suffisante pour élever , sur la vérité du fait , un soupçon général. Il présumoit que les femmes de son épouse étoient informées

de cette circonstance. La lettre de Laure, le propos de Seidlits, et plus encore celui du baron, attestoient qu'ils lui imputoient tous la mort de son enfant. Il maudissoit le malheureux incident qui l'avoit embarqué dans une querelle contre un homme qu'il n'avoit aucun sujet de haïr, tandis qu'il méditoit un plan de vengeance plus sure contre Laure et Seidlits. En suposant qu'il tuât Carlostein comme il s'en flattoit, Zelucco craignoit que, tandis qu'il seroit absent, Laure ou son frère ne parlassent de quelques circonstances relatives à la mort de l'enfant, et qu'elles ne répandissent dans le public une impression qu'ils ne pourroient plus effacer, quand même ils en auroient l'intention.

Tourmenté de cette inquiétude, il se leva et écrivit à Laure une lettre, dans laquelle il lui recommandoit de ne point se permettre, durant son absence, des propos à son désavantage. Il l'invitoit à recommander la même circonspection à son frère, parce qu'ils seroient eux-mêmes

les victimes de leurs imprudences , et particulièrement madame de Seidlits. Il cacheta cette lettre et la mit dans sa poche , avec l'intention de l'envoyer après le combat , si l'événement rendoit cette précaution nécessaire.

Il s'occupa ensuite du tableau et de l'inscription. Il avoit déjà fermé la porte de la chambre et mis la clef dans son écrin. Mais, tandis que toute la maison dormoit , il y monta doucement, descendit le tableau , le porta dans sa chambre ; et le réduisit en cendres.

Après s'être donné tous ces mouvemens , il rentra dans son lit et y chercha encore en vain le repos. Tous les événemens de sa coupable vie se traçoient successivement , malgré lui , dans son imagination. Il craignoit que sa dernière action , ou peut-être son combat , n'occasionnât des recherches et des informations qui mettroient sa conduite au grand jour , et il n'apercevoit aucun moyen pour détourner ce malheur.

Ne trouvant point de repos dans son lit, il en sortit encore, et se promena précipitamment dans sa chambre, espérant que l'agitation de son corps diminueroit celle de son esprit. La lettre de Nérine étoit sur sa table, il la relut avec un nouveau plaisir. Convaincu de son sincère attachement, il la regardoit comme la seule amie sur laquelle il pût compter dans ce monde. Il y avoit encore un intervalle d'environ trois heures jusqu'à celle où Bertrand devoit venir le prendre; Zelucco fut saisi d'un desir irrésistible d'aller passer ce tems avec Nérine. Après avoir ordonné de seller deux chevaux, il écrivit le billet suivant, pour être remis à Bertrand.

« J'ai ordonné, mon cher Bertrand, qu'on tint prêts deux chevaux, l'un pour vous, l'autre pour le domestique qui vous remettra ce billet, et vous suivra au lieu convenu où j'attendrai votre arrivée. Je

vous informerai du motif qui m'a fait partir sans vous ».

Votre sincère ami et serviteur ,

ZELUCCO.

Après avoir donné les ordres nécessaires au valet qui attendoit Bertrand , il partit à cheval , suivi d'un autre , et se rendit rapidement chez Nérine , où il arriva au point du jour.

Certain d'être bien reçu à toute heure , il entra sans frapper , au moyen d'une clef qu'il gardoit pour cet usage. En traversant une salle basse où il falloit passer pour aller à la chambre de Nérine , il fut un peu surpris d'y trouver sa femme de chambre , qui sembloit ne s'être point couchée. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse , et passa outre , sans attendre sa réponse.

Jesus, Maria ! s'écria la fille , en courant se mettre entre lui et la porte.

Qu'avez-vous, lui dit Zelucco ?

= Mais , monsieur , vous ne pouvez point entrer , pour le moment , chez ma maîtresse.

= Pourquoi , dit Zelucco ?

= Attendez seulement que j'informe ma maîtresse de votre arrivée.

= Allons donc , reprit Zelucco , en la repoussant de la porte.

= Oh mon dieu ! monsieur , s'écria la fille en retenant Zelucco par son habit : Vous épouvanterez horriblement ma maîtresse , si vous entrez chez elle à une pareille heure , sans qu'elle en soit prévenue.

= Retirez-vous , lui dit Zelucco en lui faisant quitter son habit.

= Ma maîtresse est indisposée , reprit la fille ; elle est vraiment très-mal.

= Très-mal , dit Zelucco !

= Oui , monsieur , elle est très-malade depuis deux jours.

= Mais elle m'a écrit hier , répliqua Zelucco , et elle ne m'a rien dit de cette indisposition.

Cela est fort extraordinaire , reprit la suivante ; mais elle l'a probablement oublié : vous savez qu'elle a une mauvaise mémoire. Ayez la bonté de retourner dans la salle , j'informerais ma maîtresse de votre arrivée , et je suis sûre qu'elle en sera enchantée ; mais

Laissez - moi en paix , maudite babil-larde , dit Zelucco , en la repoussant et continuant de s'avancer dans le passage qui conduisoit à la chambre de Nérine.

Signor Zelucco , Signor Zelucco , s'écria la fille en élevant la voix : Vous allez épouvanter ma maîtresse , et voyant qu'il frappoit à la porte avec violence , elle cria encore plus fort : Ah ! ma pauvre maîtresse sera poignardée ; et on entendit au même instant la voix de Nérine , qui crioit au viol et au meurtre.

Zelucco tira son épée , enfonça d'un coup de pied la porte ; et , à sa grande surprise , il aperçut un homme presque nu , qui se r'habilloit auprès du lit de Nérine.

Que viens-tu faire ici, misérable, lui cria Zelucco en fureur, et il lui porta un coup d'épée que l'autre para très-adroitement d'une main, tandis que de l'autre, il plongeait un stilet dans le sein de Zelucco. Il disparut, et Zelucco tomba sur le plancher.

Nérine continuoît à jeter les hauts cris. — Oh ! le scélérat, il a poignardé mon bon seigneur. Elle sauta de son lit, se jeta à genoux auprès de Zelucco, et voulut lui donner du secours.

Retire-toi, misérable, lui dit Zelucco d'une voix foible.

Elle continua ses lamentations, en y mêlant des protestations de son innocence, dont elle prenoit à témoins tous les anges et les martyrs. Elle prétendit que cet homme s'étoit caché dans sa chambre, dans le dessein de la voler ou de l'assassiner; et que, s'étant réveillée au bruit que faisoit sa femme de chambre, elle avoit aperçu ce misérable, et crié au secours.

Zelucco, sans l'écouter, dit à la sui-

vante d'appeler son domestique. Dès qu'il eut couché son maître sur le lit, ou courut chercher des chirurgiens à Naples.

L'homme qui assassina Zelucco étoit une ancienne connoissance de Nérine, dont nous n'avons pas eu occasion de parler. Son premier métier étoit de danser sur la corde. Nérine le vit, pour la première fois à Venise, où il faisoit admirer son agilité, l'élégance de sa taille et sa vigueur. A la sollicitation de Nérine, il quitta son métier, et s'attacha totalement à son service. Il la suivit à Rome, où il la servoit, en qualité de valet-de-chambre, et il vint avec elle à Naples. Peu de tems après sa liaison avec Nérine, Zelucco manifesta pour cet homme une forte antipathie, et Nérine lui donna son congé avec l'air d'une si grande indifférence, que tous les soupçons furent dissipés. Mais le congé n'étoit qu'en apparence; l'homme resta toujours à Naples, et continua d'être admis dans la chambre, ou plutôt dans le lit de Nérine, lorsqu'elle n'avoit pas

à craindre la visite de Zelucco. Tous ses domestiques ignoroient ces entrevues, à l'exception de sa fille de confiance qui veilloit ce jour-là, pour lui ouvrir la porte avant que les autres domestiques fussent levés.

Lorsque Nérine entendit crier sa suivante, elle comprit le motif de ses alarmes, et lorsqu'elle vit que Zelucco vouloit entrer de force dans sa chambre, elle prit le parti d'accuser son galant de violence, et d'inviter Zelucco à le traiter comme un voleur. La scène prit une très-différente tournure, et Zelucco s'aperçut un peu tard qu'il avoit été la dupe de cette aventurière.

La personne qui revenoit de Naples avec le chirurgien, rencontra Bertrand qui s'acheminoit vers le lieu du rendez-vous, suivi d'un domestique qu'elle connoissoit pour appartenir à Zelucco. Elle l'informa de l'accident qui venoit d'arriver à son maître. Bertrand fort affligé de ce triste rapport, demanda à être conduit

le plus promptement possible auprès de Zelucco.

Dans le trajet, ils atteignirent Carlostein et monsieur N., qui alloient au rendez-vous. Bertrand informa monsieur N. de ce qui venoit de se passer, et ils se rendirent, tous ensemble, à la maison de Nérine.

Carlostein et monsieur N. restèrent en bas, dans la salle, et Bertrand suivit les chirurgiens dans la chambre où on avoit couché Zelucco. Il tendit la main à Bertrand, et lui dit : Je suis bien aise de vous voir ; j'ai quelque chose à vous communiquer, lorsqu'on aura pansé ma blessure. En attendant, qu'on s'assure, ajouta-t-il, de ces deux femmes, en montrant Nérine et sa suivante, et qu'on les tienne séparées l'une de l'autre. La maîtresse est la cause de ce qui vient de m'arriver.

Depuis l'instant où Zelucco fit appeler son domestique, il le garda toujours auprès de lui jusqu'à l'arrivée de Ber-

trand et des autres. Nérine n'avoit point quitté la chambre , où elle recommençoit souvent ses lamentations , et Zelucco la prioit de tems en tems de cesser un tapage qui le fatiguoit cruellement. L'illusion étoit passée ; il jugeoit enfin Nérine comme elle méritoit de l'être , et connoissoit la valeur de ses protestations ; mais il garda , jusqu'à l'arrivée de Bertrand , le plus profond silence.

Lorsqu'elle s'entendit accuser ouvertement , son tapage recommença. Elle protesta de son innocence , et eut en vain recours aux éclats de vocifération qu'emploient généralement les coupables. On la poussa hors de la chambre , et la maîtresse et la suivante furent enfermées dans deux chambres différentes.

Zelucco souffrit beaucoup lorsqu'on sonda sa plaie ; cependant , après l'avoir pansé , le chirurgien donna de l'espoir sur sa guérison , et recommanda de le laisser reposer tranquillement. Zelucco sentant ses douleurs un peu apaisées , et

se trouvant incliné au sommeil , pria Bertrand de ne point s'éloigner de la maison ; il le lui promit , et sortit de sa chambre , où il ne resta qu'un seul domestique.

Bertrand descendit avec le chirurgien dans la salle où monsieur N. étoit avec le baron. C'étoit le même qui avoit précédemment soigné Zelucco , et il parla de la guérison de cette nouvelle blessure beaucoup moins affirmativement qu'il ne l'avoit fait devant le malade. Il laissa son second en cas d'accident , et promit de revenir le lendemain , dans la matinée.

Bertrand , encouragé par les manières de Carlostein , lui apprit , avec une franchise inhérente à son caractère , par quel hazard il se trouvoit là , et lui raconta toutes les circonstances de sa relation avec Zelucco. Ayant appris que Carlostein étoit l'adversaire que Zelucco devoit combattre , s'il n'en eut pas été empêché par son accident , il témoigna le desir de connaître le sujet de leur querelle.

Le baron ne jugea pas à propos de divulguer des circonstances qui pouvoient faire naître des soupçons dangereux ; il répondit que la querelle étoit d'une nature délicate , et qu'il ne pouvoit pas se permettre de la révéler. Il témoigna de la compassion pour Zelucco , et la plus haute estime pour Bertrand, dont monsieur N. lui avoit fait le plus grand éloge.

Tandis que Carlostein et Bertrand conversoient ensemble , les officiers de justice arrivèrent. Zelucco en ayant été informé, voulut leur parler , et accusa Nérine de complicité avec le scélérat qui l'avoit assassiné. Il déclara que cet homme la servoit lors de son arrivée Naples , et qu'elle lui avoit donné son congé à sa sollicitation. Nérine ne présumoit pas que Zelucco l'eût reconnu ; en conséquence , elle affirma qu'elle ne l'avoit jamais vu. Mais , lorsqu'on interrogea sa suivante séparément , elle avoua que l'assassin étoit le même homme qui avoit précédemment servi Nérine, et qu'elle avoit

toujours eu depuis avec lui des liaisons.
On les conduisit toutes les deux en prison.

C H A P I T R E L X X X.

Visite de Carlostein à Zelucco.

ZELUCCO ayant demandé à Bertrand s'il avoit entendu parler du militaire auquel il avoit donné rendez-vous , Bertrand lui apprit qu'il étoit dans la maison, et l'informa de sa sensibilité en apprenant son accident.

Zelucco témoigna le desir d'entretenir le baron en particulier , on le conduisit à sa chambre.

Signor , lui dit Zelucco , j'ignore quand, ou si jamais je pourrai réaliser l'entrevue que nous devions avoir ce matin ensemble; mais je desirerois savoir si c'est de mon épouse que vous et le capitaine Seidlitz avez reçu les impressions que vous semblez avoir prises l'un et l'autre sur mon compte.

Carlostein lui répondit que ces impressions étaient le produit de quelques circonstances qu'ils avoient observées eux-mêmes, sans qu'elles leurs fussent suggérées par personne ; que, pour lui, il n'avoit jamais vu Laure depuis sa première indisposition ; qu'il savoit, qu'avant et depuis sa maladie, elle avoit fait tous ses efforts pour persuader à son frère qu'elle vivoit avec son mari en très-bonne intelligence, qu'elle paroissoit extrêmement inquiète et affligée de ses soupçons, et qu'elle faisoit tout ce qui lui étoit possible pour les détruire.

Zeluco, satisfait de cette explication, dit à Carlostein : j'aurois encore la curiosité de savoir si vous n'y avez point de répugnance ; pourquoi vous avez cherché à attirer personnellement sur vous une querelle que le capitaine Seidlits paroissoit jaloux de se réserver.

Puisque cela peut vous donner quelque satisfaction, je ne vous la refuserai pas, dit Carlostein, dans la situation où vous

êtes; et je vous avouerai que, lorsque j'ai entendu Seidlits vous parler, comme il a fait dans notre dernière rencontre, j'ai jugé qu'il en résulteroit probablement une querelle entre vous, qui pourroit être fatale à l'un ou à l'autre; et que, dans tous les cas, l'événement ne pouvoit pas manquer d'être très-douloureux pour madame de Seidlits et pour sa fille. La première devoit perdre indubitablement un fils, et l'autre, son mari ou son frère; tandis qu'une querelle de vous à moi n'entraînoit pas les mêmes conséquences. Si la chance tournoit contre moi, elle ne perdoit point son proche parent; et si vous succombiez de ma main dans le combat, elles ne se trouvoient point enveloppées dans un embarras aussi considérable, que si leur plus proche parent eût été votre adversaire, et l'auteur de votre mort.

Il est impossible, dit Zelucco, de ne pas admirer votre conduite; il faut que vous preniez un prodigieux intérêt à ces deux dames.

Je n'en connois point dans ce monde que je respecte autant qu'elles ; leurs éminentes vertus leur assurent la haute estime de tous ceux qui ont l'honneur de les connoître ; mais , indépendamment de ces sentimens , je dois vous avouer que j'ai été excité par une considération qui leur est étrangère. Je dois la vie à la valeur du capitaine Seidlits , et j'étois jaloux de saisir une occasion de lui témoigner ma reconnoissance , en attirant sur moi les dangers qu'il couroit en ayant affaire à vous.

Le capitaine Seidlits , dit Zelucco en poussant un profond soupir , est digne d'envie ; peut-être continua-t-il , après un instant de silence , peut-être pourrais-je encore vous convaincre , vous et votre ami , que ce que vous avez blâmé dans ma conduite n'a d'autre source que la perversité et les exécrables suggestions de la mégère qu'on vient de conduire en prison , et qui aura bientôt , j'espère , le sort qu'elle mérite.

Le baron ne fit point de réponse ; l'arrivée du médecin , qu'on avoit aussi envoyé chercher , fit cesser cette conversation.

Le médecin ne s'étant point trouvé avec le chirurgien lorsqu'il avoit pansé la blessure , ne pouvoit savoir positivement si Zelucco étoit en danger ; mais lui trouvant peu de fièvre , il n'hésita point à prononcer encore plus favorablement que le chirurgien ; et après avoir recommandé vaguement quelques précautions , il prit congé.

Bertrand resta dans la maison à la sollicitation de Zelucco , et fut chargé de la conduite du ménage ; car , la maison et tout ce qu'elle contenoit , appartenoit à Zelucco , à l'exception des hardes et des effets de Nérine , qu'on lui permit d'empaqueter. Ce qu'elle n'emporta point resta sous la garde d'une fille qui jouissoit de sa confiance.

Après avoir entendu le rapport du médecin , Carlostein et monsieur N. retournèrent à Naples.

Le baron fit à son ami Seidlits le récit de toute cette affaire , en observant toutefois de présenter son rendez-vous avec Zelucco , comme la suite d'une rencontre dans la soirée précédente , où Zelucco l'avoit provoqué directement , Seidlits parut mécontent de n'en avoir pas été informé.

Comment aurois-je pu , mon cher Seidlits , lui dit le baron , rejeter sur vous une attaque faite sur moi directement l'auriez-vous fait à ma place ?

Et bien , lui dit le capitaine en reprenant son ton d'amitié ordinaire , quoique d'après quelques circonstances qui m'ont échappé dans le moment , il me paroît presque évident qu'il y a eu ici un peu de fraude , je consens à tirer le rideau sur le passé. Cependant , ajouta-t-il en souriant , puisque vous avez voulu m'enlever une petite branche de laurier bien mince , je suis fort aise qu'elle vous ait échappé.

Ils allèrent informer la signora Sporza

de la situation de Zelucco , et lui laissèrent le soin d'en instruire madame de Seidlits lorsqu'elle en trouveroit l'occasion convenable ; mais ils convinrent d'attendre pour en informer Laura que la situation de son mari fût moins incertaine.

Zelucco fut assez tranquille jusqu'à vers les minuit. La douleur de sa blessure se fit alors cruellement sentir , et , à travers ses gémissemens , il vomissoit un torrent d'imprécations contre Nérine.

Le garçon chirurgien qui étoit resté auprès de lui , voyant que les fomentations et les autres moyens qui soulageoient précédemment ses douleurs n'étoient plus suffisans , parla d'envoyer à Naples chercher du laudanum , dont quelques gouttes pourroient , dit-il , calmer la violence de la douleur.

Zelucco l'ayant entendu , lui dit de chercher dans une de ses poches , où il trouva une fiole remplie de cette drogue

Zelucco s'en étoit secrètement muni, peu de tems après avoir eu avec Nérine

une conversation dont nous avons rendu compte au lecteur. Il est impossible de savoir s'il s'en seroit servi pour l'usage indiqué par Nérine; car, après avoir médité long-tems des crimes, il arrive quelquefois aux plus pervers, d'être arrêtés au moment de l'exécution par un mouvement d'horreur.

Le chirurgien lui donna une dose de laudanum qui calma la douleur, et lui donna quelques heures de repos.

CHAPITRE LXXXI.

LE lendemain lorsque Zelucco fut réveillé, Bertrand entra dans sa chambre et lui demanda comment il se trouvoit. Il avoit passé la nuit assez tranquillement, et, se sentant beaucoup mieux que la veille, il pria Bertrand de s'asseoir auprès de son lit. Après quelques questions relatives à Antonio, dont l'histoire lui avoit fait une sorte d'impression, il lui dit : « Finalement, ce Savoyard vous a occasionné beaucoup d'embarras et de dépenses. »

J'en suis déjà récompensé amplement répondit le Génevois ; mais j'espère l'être encore d'une manière plus satisfaisante.

Il me sembloit que vous m'aviez dit, repliqua Zelucco, que ce malheureux n'avoit rien dans le monde.

Il a, reprit Bertrand, un père et une

mère très-honnêtes gens , à ce que l'on m'a dit. L'injuste condamnation de leur fils et son triste sort ont rempli leurs vieux jours d'amertume. Ils demeurent à Chambéri, c'est ma route pour retourner à Genève. J'irai leur présenter leur fils , essuyer leurs larmes , et jouir de leur joie. J'ai du plaisir à me représenter d'avance cette scène intéressante.

Vous semblez, dit Zelucco, aussi sensible à la satisfaction de ces gens - là , que si elle vous étoit personnelle.

Aussi me l'est-elle en grande partie , répondit Bertrand ; j'ai peine à croire qu'aucun des trois soit plus satisfait que moi. Vous avez sans doute , signor , éprouvé souvent le délicieux plaisir de faire des heureux , et de jouir du spectacle de leur bonheur.

Zelucco parut rêveur , et ne fit point de réponse.

= Vous avez l'air de souffrir, lui dit Bertrand.

Non, lui répondit Zelucco; c'est donc

là, ajouta-t-il, votre supplément de récompense.

= Et la seule, reprit Bertrand que je voudrois accepter de qui que ce fût. On jouit d'une bonne action en la faisant, et elle laisse dans l'ame un souvenir délicieux qu'on pourroit appeler le baume de la vie. Plût à Dieu que j'en eusse beaucoup de cette espèce!

Zelucco poussa un profond soupir.

= Vous souffrez surement, lui dit Bertrand; voulez-vous que j'appelle le chirurgien?

Non, dit Zelucco, tout son art ne soulageroit point ma peine.

= C'est peut-être de parler, qui vous fait mal, dit Bertrand; je vais me retirer.

= Ah! non, de grace, reprit Zelucco, je souffrirois encore plus si vous me quittez. Dites-moi, mon cher ami, en quoi consiste votre fortune?

= Bertrand nomma une somme très-médiocre.

= Et avec cela vous êtes heureux! dit douloureusement Zelucco.

= Cela me suffit, répliqua Bertrand, et je suis heureux à beaucoup d'autres égards, les richesses ne font pas le bonheur.

Non, dit Zelucco, et j'en puis en répondre. Je suis toutefois surpris qu'ayant voyagé et vu les grandes scènes de cette vie, vous puissiez vivre heureux avec si peu de chose.

= C'est peut-être cela, reprit Bertrand, qui a contribué à faire mon bonheur ; car, quoique mon revenu ait toujours été très-modique, j'ai vu par-tout une infinité de mes semblables plus pauvres que moi. J'ai d'ailleurs toujours eu présente dans ma mémoire une maxime de mon respectable père.

Quelle est cette maxime, dit Zelucco ?

Si jamais, disoit-il, des talens acquis excitoient un mouvement de vanité dans votre ame, élevez vos regards vers ceux qui en ont de supérieurs aux vôtres, afin d'animer votre émulation ; et lorsque vous éprouverez quelque mécontentement de votre situation, baissez-les vers vos inférieurs, et vous apprendrez à vous trouver content.

Mais, sur votre mince revenu, reprit Zelucco, il me semble que vous donniez à votre père un secours relativement très-considérable.

A ceci, dit Bertrand, il n'y a pas de mérite. Cela prouve seulement que je ne suis pas un monstre. L'ingratitude pour son père annonce chez un homme le comble de la perversité, et la réunion de tous les vices.

Zelucco fit dans son lit un mouvement qui annonçoit une violente agitation. Le souvenir de sa conduite avec sa mère frappa vivement son imagination, et remplit son ame des plus cuisans remords. Bertrand persuadé que sa blessure le faisoit beaucoup souffrir, lui dit qu'il espéroit qu'il seroit soulagé par le pansement.

Ma blessure, lui dit tristement Zelucco, me laisse pour le moment assez tranquille; mais j'en ai d'autres plus profondes et plus cuisantes, que tout l'art des chirurgiens ne pourra jamais guérir.

Quelque affliction sans doute, lui dit

Bertrand, la mort d'un ami, peut-être enlevé par quelque accident semblable au vôtre, et plus funeste.... Il faut avoir patience, monsieur, la réflexion et le tems.

= Vertueux Bertrand, lui dit Zelucco en l'interrompant, et avec l'accent du désespoir. Je n'ai jamais eu un seul ami dans ce monde; ma vie n'est qu'un tissu de remords, et les réflexions font mon désespoir.

Bertrand désagréablement surpris ne fit point de réponse. Et Zelucco s'étant calmé par quelques instans de silence, lui dit : La fièvre me tourmente, et je parle sans savoir ce que je dis; laissez moi-seul, mon cher Bertrand, je tâcherai de prendre un peu de repos avant l'arrivée du chirurgien.

Heureux mortel, dit Zelucco en poussant un profond soupir lorsque Bertrand fut sorti, tu peux contempler le passé avec satisfaction, et attendre avec tranquillité l'avenir. Que d'erreurs dans les jugemens des hommes ! La plupart considéreront Bertrand comme un infortuné ; il n'a ja-

mais senti le malheur , et il a éprouvé mille jouissances que je n'ai jamais connues. Et moi , qu'ils regardent comme le plus fortuné des hommes , je n'ai jamais eu un instant de bonheur. Bertrand a passé sa vie à remplir ses devoirs , et moi à chercher des jouissances. Bertrand , sans les chercher , en a eu plus que moi. Je commence à croire que ce n'est point en courant après le plaisir qu'on peut l'atteindre , mais en s'occupant d'objets plus estimables , et qu'on le cherche toujours envain , lorsqu'on en fait son unique affaire. O insensé ! j'ai sacrifié la solide récompense de la vertu , sans pouvoir goûter les jouissances du vice. Après avoir passé ma vie dans les angoisses de l'inquiétude , me voici étendu sur un lit de douleur , sans un seul ami , sans une seule personne à qui j'ose me confier , à l'exception d'un étranger , sur lequel je n'ai d'autre droit que ses vertus d'humanité et de bienfaisance , que j'ai si peu pratiquées durant ma misérable vie.

Lorsqu'après ses réflexions générales , il se rappela sa conduite avec Laure , il reconnut la futilité de tous les soupçons dont il avoit été tourmenté avec tant de violence ; il sentit amèrement leur injustice et leur absurdité. Sa conscience bourrelée tâchoit de se débarrasser d'une partie du poids qui l'opprimoit , en la rejetant sur une autre , et il maudissoit l'infame Nérine. Sans ses perfides instigations , jamais , disoit-il , je ne me serois conduit ainsi avec la plus vertueuse des femmes.

Zelucco étoit encore occupé de ses réflexions et d'un nouveau plan de conduite , lorsque le chirurgien arriva pour le panser. Ce second examen le confirma dans l'opinion qu'il avoit eue à la première vue ; la blessure lui parut mortelle. Il ne jugea pas toutefois à propos de le déclarer devant Zelucco ; il lui dit que les choses étoient à-peu-près comme il s'y attendoit , et ajouta quelques expressions encourageantes. Mais dans la salle où il trouva le capitaine Seidlits , Bertrand , et le père Mulo que

nous avons déjà fait connoître , il déclara qu'il n'avoit pas la moindre espérance de guérison.

Le père Mulo , ayant été informé chez madame de Seidlits de l'accident arrivé à Zelucco , jugea que son devoir exigeoit qu'il allât visiter le malade, et s'informer si on ne négligeoit point de lui donner les secours spirituels. Lorsqu'il entendit le chirurgien faire son rapport, il lui demanda pourquoi il n'avoit point informé le malade de son danger.

Mon père, répondit le chirurgien, mon métier est de guérir si je peux mon malade , et non pas de diminuer l'espoir de sa guérison en l'agitant violemment par une très-mauvaise nouvelle.

Mais, monsieur, reprit le moine, cela est cependant nécessaire.

Je ne sais pas pourquoi, reprit le chirurgien ; car je ne crois pas qu'il puisse vivre au-delà de deux ou trois jours.

Jesus, Maria! s'écria le moine, en

levant les yeux au ciel ; mais c'est précisément par cette raison , monsieur , que votre devoir vous oblige de lui dire sur-le-champ la vérité sans détour.

Vous vous échauffez mal-à-propos , mon père , reprit le chirurgien , mais vous ne me prouverez point que la politesse permette de dire , dans aucun cas , une vérité désagréable et inutile.

Je m'en rapporte à monsieur , dit-il en s'adressant à Carlostein , qu'il savoit avoir été à Paris , il vous dira qu'en France une pareille indiscretion paroîtroit tout-à-fait impardonnable.

Il n'est pas question , dit Mulo , de savoir comment on en jugeroit à Paris. Le point important est de savoir comment votre silence sera considéré dans l'autre monde , où la manière de juger est fort différente de celle de la France.

Je ne m'attendois point , dit le chirurgien , à entendre un homme de votre robe parler ainsi de l'autre monde.

Voulez-vous , ou ne voulez-vous pas ,

dit le moine , informer le malade de sa situation ?

Je suis incapable , mon père , reprit le chirurgien de cette impolitesse ; particulièrement, vis-à-vis d'une personne qui est sur son départ de ce monde.

Mais , monsieur , répliqua le moine avec chaleur , en lui cachant son danger, il peut mourir sans confession et perdre irrévocablement son ame.

Quant à son ame, dit le chirurgien , c'est son affaire , ou la vôtre , si vous voulez , mon père. La mienne est de ne point déroger à la politesse et à la bonne éducation ; en achevant cette phrase , il fit une profonde révérence , monta dans sa voiture , et reprit le chemin de Naples.

CHAPITRE LXXXII.

APRÈS le départ, du chirurgien, le père Mulo témoigna beaucoup d'impatience d'être introduit dans la chambre de Zelucco, pour l'informer de sa dangereuse situation, et lui administrer promptement tous les secours de l'église. Carlostein et Bertrand, l'un et l'autre protestans, n'étant point persuadés que la cérémonie de la confession feroit autant de bien au malade, que la brusque information du moine lui feroit de mal, l'invitèrent à différer, et à laisser reposer un peu Zelucco qui sembloit s'assoupir lorsque le chirurgien l'avoit quitté. Tandis qu'ils batailloient ensemble, le médecin entra; il avoit rencontré le chirurgien, et appris que les intestins du malade ayant été percés et déchirés par le stilet, il restoit peu ou point d'espoir de le sauver. Tous ceux qui

se trouvoient présens furent d'avis qu'il valoit mieux charger le docteur d'informer Zelucco de son malheur.

Le docteur y consentit, et malgré toutes les précautions et les ménagemens dont il enveloppa cette dure nouvelle, Zelucco en fut frappé si vivement, qu'il vomit un torrent d'imprécation contre Nérine avec tant de violence, que le médecin s'empressa de faire sa retraite.

Ce qui avoit chassé le docteur attira le moine. Le père Mulo entra dans la chambre, et entama une exhortation qui n'eut point l'effet soporifique de celle dont nous avons précédemment parlé. Elle irrita Zelucco au point qu'elle le jetta dans des espèces de convulsions.

Vous voyez mon père, dit Bertrand, que le malade est trop agité pour profiter en ce moment de vos exhortations. Laissez lui le tems de se calmer, et il vous écoutera peut-être plus tranquillement.

Lorsqu'on eut, non sans peine, arraché le père Mulo de la chambre de Zelucco,

il desira voir une seconde fois le médecin pour savoir de lui , si il ne lui restoit plus absolument d'espoir. Le docteur témoigna beaucoup de déplaisir , d'être réduit à confirmer ce qu'il lui avoit déjà dit avec répugnance. Il ajouta que quoique , en raison de leurs différentes fonctions , les parties offensées n'entraînassent pas une mort aussi prompte , que si la blessure eût été dans le cœur , il craignoit cependant qu'elle ne fut pas moins inévitable. Zelucco demanda combien de tems il pouvoit avoir encore à vivre. Et le médecin lui répondit qu'il y avoit lieu de croire que toutes ses souffrances seroient terminées dans deux ou trois jours.

Zelucco n'en demanda pas davantage. Il resta plusieurs heures sans parler à personne. Il marmottait tout bas des phrases qu'on entendoit indistinctement , et témoignoit beaucoup d'impatience lorsqu'on lui adressoit la parole. Enfin il s'informa si le capitaine Seidlits étoit venu demander de ses nouvelles , et il parut desirer de le

voir. Le capitaine venoit de monter à cheval pour retourner à Naples, on le rappella, et on le conduisit à la chambre de Zelucco qui pria les autres de le laisser seul avec Seidlits.

Parmi les regrets dont je suis tourmenté, un des plus cruels est, dit Zelucco à son beau-frère, le souvenir de ma conduite avec votre sœur : Entraîné par une passion opiniâtre, j'ai employé tous les moyens, et même de très-coupables, pour la faire consentir à un mariage pour lequel j'apercevois très-clairement qu'elle avoit une aversion décidée. Lorsque mes artifices et la persuasion de sa mère obtinrent enfin son consentement, on auroit pu imaginer que, satisfait d'avoir atteint le but de mes desirs, j'aurois pour elle des égards et de l'affection ; mais il en fut tout autrement. Si j'avois observé dans ma conduite avec une épouse que j'estimois, et pour qui j'avois même de l'admiration, moitié de la douceur et des complaisances qu'elle avoit pour un mari qu'elle ne

pouvoit pas aimer, je ne serois pas aujourd'hui déchiré de remords. En repassant dans ma mémoire la totalité de sa conduite avec moi, depuis le jour de notre mariage, il m'est impossible de lui faire le plus léger reproche. Elle remplissoit exactement tous ses devoirs, mais j'apercevois qu'elle ne m'aimoit pas. Ce sentiment lui étoit impossible, et j'eus l'injustice de lui en faire un crime. Je conçus des soupçons injustes. Une furie sous la figure d'une femme séduisit mon cœur, enflamma mes passions, fomenta mes soupçons, m'en suggéra d'autres mille fois plus affreux et plus absurdes, et fut la cause même de mes crimes involontaires. J'espère qu'elle recevra la digne récompense de ses infames perfidies. J'espère ; = Mais laissons cette odieuse mégère à ses remords et au juste châtiement qui doit terminer sa vie. Je veux m'occuper sans délai des seuls moyens d'expiation qui sont en mon pouvoir.

Je desirois, monsieur, vous faire

connoître mes sentimens , dont vous informerez , quand vous jugerez à propos , la plus estimable et la plus digne de toutes les femmes.

Seidlits étoit attendri. La triste situation de Zelucco avoit dissipé son ressentiment , et d'un ton d'intérêt compatissant qui ne lui étoit pas habituel , et de sincérité qu'il avoit toujours , il exprima ses vœux pour le rétablissement de son beau-frère.

Zelucco secouant la tête parut avoir renoncé à toute espérance , et Seidlits se retira.

Zelucco pria Bertrand d'envoyer à Naples chercher son notaire. Il vint , prit ses ordres , et dressa son testament , que Zelucco signa le lendemain en présence de plusieurs personnes qu'il fit venir exprès de Naples , pour être témoins de cette transaction.

C H A P I T R E L X X X I I I.

LE lendemain on apprit à Laura que son mari avoit été blessé, et qu'on craignoit pour sa vie. Elle fut plus vivement affectée de cette nouvelle, que la signora Sporza, qui s'étoit chargée de l'en instruire, ne l'avoit imaginé. La signora lui raconta quelques circonstances de cet accident ; mais elles ne diminuèrent point l'affliction de Laure. Dieu tout-puissant, s'écria-t-elle, daigne prolonger sa vie jusqu'à ce qu'il soit mieux préparé à la mort. Oh ! qu'il est affreux de le voir entraîner si subitement dans la profondeur d'une éternité effrayante ! La signora fit quelques observations qui tendoient à lui faire craindre de nouveaux malheurs si son mari venoit à se rétablir.

Et quelle comparaison, lui dit Laura, pouvez-vous faire de mon bonheur passager dans ce monde, avec ses éternelles

souffrances dans l'autre: Que le Dieu de miséricorde ait pitié de lui ajouta-t-elle en quittant la signora et se retirant dans sa chambre, ou tombant aux pieds d'un crucifix, et abjurant toute considération personnelle, elle supplia dans toute la sincérité de son cœur l'éternel tout-puissant de prolonger la vie de son mari, de lui inspirer le repentir, et de lui accorder le pardon de ses fautes.

En entrant dans la chambre où sa mère étoit alors avec la signora, elle s'informa de son frère, et on lui répondit qu'il étoit allé dès le matin chez Zelucco.

Et mon frère, dit Laure, n'a-t-il point envoyé de nouvelles? Madame de Seidlits et la signora se regardèrent et sembloient se consulter mutuellement pour savoir si elles devoient répondre. Je vois, s'écria Laure, que vous avez reçu des nouvelles. De grâces, ne me cachez point la situation de cet infortuné. Je crains qu'il ne soit plus mal.

Il est étonnant, lui dit la signora, que

vous montriez tant d'intérêt pour un homme qui sans cet accident , auroit peut-être déjà arraché la vie à votre frère ou à votre ami Carlostein.

Grace à Dieu , répondit Laure , ils sont tous deux en vie et en bonne santé , tandis que ce misérable homme , est Ah ! dites-moi , je vous en conjure , quelles sont les nouvelles que vous avez reçues de mon frère. Madame de Seidlits lui répondit qu'elles n'étoient point favorables = Il est mort , s'écrie Laure ; grand Dieu faut-il qu'il ait été enlevé si subitement ? Montrez-lui , dit madame de Seidlits , la lettre de son frère. La signora lui donna une lettre qu'elle avoit reçue du capitaine auparavant d'informer Laure de l'accident qu'elle ignoroit , et la voyant très affectée de son récit , elle n'avoit pas jugé à propos de lui montrer la lettre.

M A D A M E ,

« Les chirurgiens viennent d'examiner la blessure en présence du médecin , et

leur opinion est toujours la même ; quoique ceux qui soignent Zelucco eussent conçu des espérances de la tranquillité dont il jouit depuis quelques heures. Il est très-foible, il a parlé plusieurs fois de ma sœur. Il a même demandé une fois si elle étoit dans la maison ; mais d'un ton qui indiquoit qu'il en avoit plus le desir que l'espoir. Lorsqu'on lui répondit qu'elle n'y étoit pas. Comment, dit-il, pourrois-je m'en flatter ? Pourquoi s'occuperait-elle d'un misérable comme moi ? J'avoue que je suis affecté de sa cruelle situation. Je ne crois pas cependant que vous deviez exposer ma sœur à un spectacle si douloureux , qui pourroit lui faire une impression dangereuse pour sa santé. Mais je crois qu'il convient cependant de l'informer de l'accident et de la situation de son mari. Vous vous consulterez à cet égard avec madame de Seidlits. Je ne sortirai d'ici probablement que sur le soir. »

Je suis , etc.

Je veux aller le voir, s'écria Laure dès qu'elle eut fait la lecture de sa lettre. Sa mère et la signora tâchèrent de l'en dissuader. Je vous conjure ma chère maman, dit-elle à madame de Seidlits, de ne pas vous y opposer, si vous vous intéressez à la paix de mon ame. Ma sincère compassion adoucira peut-être sa peine dans cet affreux moment. Dans la crainte que la contrariété ne lui fit peut-être plus de mal que l'entrevue, on mit les chevaux à la voiture, et Laura partit à l'instant avec sa mère.

Durant tout le trajet Laura prioit Dieu avec ferveur de jeter sur son infortuné mari un regard de compassion. Lorsqu'elles arrivèrent, Seidlits vint leur parler à la portière de la voiture. O mon frère, s'écria Laura, dans quel état est-il? Il secoua la tête et garda le silence. Ah! le malheureux, s'écria-t-elle, il est mort.

= Il y a peu d'instans, lui dit Seidlits, qu'il a rendu le dernier soupir. Dieu de

miséricorde , s'écria Laure , ayez pitié de son ame.

Madame de Seidlits dit au cocher de retourner à Naples , et Laure renouvela ses prieres avec la même ferveur. Elle supplia sa mère de faire arrêter à la porte d'une église où elles alloient habituellement entendre la messe. Elle y resta quelque tems prosternée au pied de l'autel ; ensuite elle envoya chercher un des prêtres de cette église , et lui recommanda de dire un certain nombre de messes pour le repos du mari qu'elle venoit de perdre.

On auroit supposé naturellement , si on eut ignoré la vérité du fait , que Laure avoit été avec son mari la plus heureuse des femmes ; car il étoit impossible qu'une épouse qui venoit de perdre un mari qu'elle adoroit , fut plus vivement affectée de son propre malheur , que la sensible et vertueuse Laure , de ses craintes pour un mari qui l'avoit toujours maltraitée , et qu'elle avoit haï durant sa vie.

Lorsqu'on fit la lecture du testament

de Zelucco en présence de deux magistrats de Naples , du capitaine Seidlits , de Bertrand et de quelques autres , on trouva qu'il avoit laissé ses domaines patrimoniaux de la Sicile à un parent éloigné , et cependant son plus proche héritier. Il avoit disposé du reste de sa fortune qui formoit un objet beaucoup plus considérable , en faveur de sa veuve à l'exception de quelques legs , dont les plus considérables étoient un présent de deux mille pistoles à Bertrand , et de mille pistoles au capitaine Seidlits.

Zelucco durant sa vie n'avoit eu aucune espèce de relation avec le parent auquel il laissa ses biens de patrimoine , et il étoit loin de s'attendre à cette bonne fortune. Lorsqu'il vint à Naples, Laure en ayant entendu parler comme d'un homme estimable et chargé de famille , fit en argent comptant un cadeau considérable à chacun de ses enfans. Elle le pria de lui donner une liste des parens de son mari qui n'étoient point dans l'ai-

sance. Elle avoit fait souvent la même demande à son mari ; mais il l'avoit toujours éludée et comme il joignoit ordinairement à son refus des brusqueries, elle n'avoit jamais pu réaliser ses bonnes intentions. On acquitta immédiatement le leg de Bertrand , et Laure y ajouta un fort supplément , pour lui témoigner personnellement sa reconnoissance. Il partit pour Genève avec Antonio , aimé et estimé de tous ceux dont il étoit connu.

Laure employa ses amis pour adoucir le sort de Nérine dans sa prison , et comme il étoit évident qu'elle n'avoit point participé au meurtre de Zelucco , elle fit des démarches auprès des juges. Nérine sortit enfin de prison , et se hâta de quitter Naples.

C H A P I T R E L X X X I V.*Conclusion.*

LE congé de Seidlits étoit expiré ; il avoit souvent témoigné le desir de remener avec lui madame de Seidlits et Laure en Allemagne. Entre autre motif, il observa que la santé et la tranquillité de Laure exigeoient qu'on l'éloignât d'un pays où elle avoit été constamment malheureuse , et où son souvenir seroit sans cesse frappé d'objets déplaisans. Depuis le dernier événement , il ajouta que madame Seidlits et Laure vivroient plus agréablement en Allemagne qu'à Naples.

La signora Sporza avoit dit à Seidlits qu'elle croyoit le baron Carlostein amoureux de sa sœur ; mais quoique convaincue que Laure le payoit de retour , elle ne

jugea pas à propos d'en faire mention. Seidlits croyoit aisément ce qu'il desiroit, et la haute idée qu'il avoit de son ami, ne le laissa point douter que leur amour ne fut réciproque.

Dans sa confiance à madame de Seidlits, la signora ne mit pas la réticence qu'elle avoit observée avec le capitaine Seidlits. Elle lui déclara nettement que Laure et Carlostein étoient mutuellement épris l'un de l'autre. Madame de Seidlits en fut enchantée, et son retour à Berlin, lui fit dès ce moment le plus grand plaisir.

Le projet de fixer définitivement sa résidence en Allemagne, ne plaisoit pas moins, probablement à Laure qu'à madame de Seidlits ; mais elle avoit à cœur d'exécuter en faveur des parens éloignés de Zelucco, des arrangemens qui exigeoient sa présence ; et il n'étoit pas possible de les terminer, avant le départ forcé de son frère qui avoit déjà outre passé le tems de son congé.

Dans ces entrefaites le baron reçut de

Berlin une lettre du ministre de Prusse. Il lui annonçoit que le roi venoit de le nommer à une place vacante à la cour, et il l'invitoit à revenir promptement avec Seidlits, sans attendre l'expiration de son propre congé, en lui faisant entendre, que le roi s'attendoit à cette preuve de zèle.

Le baron fut flatté de recevoir cette marque de faveur de son prince, mais fort mécontent de l'invitation du ministre. Sa passion pour Laure, et son admiration pour ses vertus avoient pris de nouvelles forces, et elle continuoit à lui montrer toujours la même estime et la même confiance. Mais la mort de son mari et ses tristes circonstances l'avoient plongée dans la mélancolie, et Carlortein n'osoit point lui parler de ses sentimens tandis qu'elle étoit dans cette situation. Il est probable que sans la lettre de Berlin, il ne lui auroit pas fait de si-tôt une déclaration directe. Mais il ne pouvoit pas supporter l'pensée de s'éloi-

gner d'elle sans emporter une sorte de certitude de ce qu'il considérait comme la base de son bonheur.

Le baron garda le silence sur la lettre du ministre, même avec son ami Seidlitz, et ayant trouvé l'occasion de parler à Laura en particulier, il lui peignit avec chaleur ses sentimens, son admiration de ses vertus, et son desir de lui dévouer sa vie.

Quoique Laure n'eût point de doute sur la sincérité du baron, elle ne laissa pas de paroître un peu surprise de cette déclaration précipitée. J'aurois attendu, lui dit Carlostein, l'occasion de vous donner de plus fortes preuves de mon attachement, avant de vous déclarer le vœu de mon cœur, si je n'avois pas reçu hier de Berlin une nouvelle qui le remplit de trouble et d'inquiétude.

Une nouvelle s'écria Laure.

= Oui, madame, reprit Carlostein, une nouvelle qui m'afflige vivement, elle me menace, au moment où je m'y attendois

le moins , de m'éloigner de tout ce qui m'est cher dans ce monde. Laura allarmée pâlit , et interrompant le baron , le pria de s'expliquer plus clairement.

= Carlostein lui donna la lettre du ministre qu'elle prit d'une main tremblante.

Après en avoir fait lecture , je ne vois point , dit-elle , ici de nouvelle affligeante. Le roi vous fait l'honneur de vous nommer à une place auprès de sa personne.

Carlostein lui indiqua l'invitation que lui faisoit le ministre , de retourner avec le capitaine Seidlits , et ajouta que son bonheur dépendoit d'elle ; que si elle daignoit lui donner quelque espoir , il écriroit sur-le-champ au ministre , et qu'il étoit presque certain d'obtenir de sa majesté la permission de prolonger son séjour à Naples , qu'enfin il ni avoit point de considération dans le monde.....

= Laura l'interrompit et le pria de ne point insister sur un sujet dont il seroit indécent qu'elle s'occupât dans cette circonstance. Vous ne pouvez douter

ajouta-t-elle , ni de mon estime , ni de ma confiance , et je n'entreprendrai point de vous déguiser , que vous êtes de tous les hommes , celui dont je desire le plus conserver l'estime et la bonne opinion. Quant à la lettre , il me semble qu'une pareille invitation d'un roi ou de son ministre , doit être considérée comme un ordre ; et vous devez vous comporter en conséquence. Des considérations indépendantes de cette lettre devroient suffire pour vous déterminer à vous éloigner de Naples , et m'imposeroient la nécessité de renoncer à vous recevoir chez moi après le départ de mon frère.

Carlostein parut inquiet , et après quelques instans de silence , il dit à Laure que son frère avoit conçu quelque espoir de disposer madame de Seidlits à retourner avec lui en Allemagne.

Ma mère , répondit Laure , a eu la bonté de m'assurer qu'elle ne se sépareroit jamais de moi , et des affaires qui me paroissent indispensables , me retiendront ici

fort long-tems après le départ de mon frère.

Fort long-tems , répéta Carlostein , avec l'accent de la douleur.

Ce tems me paroîtra fort long , reprit Laure en souriant et jettant sur Carlostein un regard qui répandit la joie dans son cœur ; car je vous assure , ajouta-t-elle , que je desîre ardemment de retourner dans mon pays natal.

Carlostein tranquille sur l'espoir auquel il attachoit tout son bonheur , ne crut pas devoir pousser plus loin cette conversation. Il voyoit clairement que Laure , quelque fut son inclination pour lui , étoit déterminée à ne point manquer à la décence , en écoutant ses propositions , si-tôt après la mort de son mari.

En la quittant , il alla communiquer la lettre du ministre à son ami Seidlits , et il le prévint en même tems , qu'il partiroit avec lui.

Durant le reste de leur séjour à Naples , les deux amis passèrent tout leur tems

dans la société de madame de Seidlits de Laure , et de la signora Sporza. Monsieur N. étoit souvent admis dans ce petit comité dont tous les membres avoient pour lui la plus parfaite estime.

Carlostein desiroit vivement entretenir une correspondance avec Laure , après son départ de Naples. Etant un jour avec elle près d'une fenêtre , il sollicita la permission de lui écrire. Laure fit un signe à sa mère , qui s'approcha , et lui dit. Le baron propose de nous écrire , et je suis persuadée que vous accepterez avec plaisir une offre qui nous fera supporter plus tranquillement la paresse de mon frère.

Madame de Seidlits quoique très-convaincue que l'offre du baron avoit été adressée personnellement à Laure , répondit qu'elles seroient enchantées de recevoir de ses nouvelles , toute les fois qu'il auroit le loisir de leur en donner.

La veille du départ de Seidlits et du baron , le comité fut un peu triste ; mais personne n'étoit mécontent. L'effusion des

sentimens du cœur , et des affections vertueuses , de la bienveillance , de l'amitié , et de l'amour , laissent toujours dans l'ame une impression douce et satisfaisante.

Carlostein écrivit alternativement à madame de Seidlits et à Laure , des différentes villes de l'Italie et de l'Allemagne où il s'arrêta dans son trajet jusqu'à Berlin , le capitaine Seidlits qui n'avoit point l'amour en tête , et n'avoit point à composer des épîtres , se contentoit d'écrire quelques mots au bas des lettres du baron.

Cette correspondance continua régulièrement après leur arrivée à Berlin. Le baron avoit souvent prié madame Seidlits dans ses lettres , de l'informer de l'époque où Laura se proposoit de quitter l'Italie. Il lui manda cette fois , qu'il auroit le plus grand plaisir à faire une seconde fois le voyage de Naples , pour les accompagner dans leur retour à Berlin. Il la supplia d'engager Laura à y consentir ; et il ajouta , qu'il étoit sûr d'obtenir la permission du roi.

Madame de Seidlits fut longtems sans pouvoir lui donner sur cet article une réponse satisfaisante. Laure quoique très-empressée de quitter Naples, avoit résolu d'y rester jusqu'à ce qu'elle eut terminé toutes ses affaires, de manière à n'être point exposée à la nécessité d'y revenir. Elle y réussit enfin, et satisfit en même tems sa bienfaisance ; en rendant, ce qu'elle apelloit une justice, aux parens de Zelucco. Sa générosité surpassa infiniment leurs espérances. Elle jouit de leur gratitude et de l'admiration de tous ceux qui furent informés de sa conduite.

Vers le commencement de l'été, madame de Seidlits écrivit à Carlöstein, et lui manda qu'elle et sa fille étoient à la veille de leur départ pour l'Allemagne, et qu'elles ne pouvoient point consentir à lui faire entreprendre le long voyage de Naples, que son ami, monsieur N. partoît aussi pour l'Angleterre, et avoit offert de les accompagner jusqu'à Berlin ; mais qu'elles n'avoient accepté son escorte que jusqu'à

Milan , où il auroit toujours passé dans tous les cas. Madame de Seidlitz ajoutoit qu'elle avoit à Milan un ami qui l'accompagneroit jusqu'à Dresde , et que comme elles n'y arriveroient que long-tems après les revues prussiennes terminées , elle espéroit que Carlostein viendrait les joindre dans cette ville , à une époque qu'elle fixa , et qu'ils retourneroient ensemble à Berlin.

Lorsque madame de Seidlitz Laure et la signora Sporza (*) arrivèrent chez

(*) Le Lecteur sera sans doute aussi surpris que je l'ai été , de voir la signora Sporza en route pour l'Allemagne , avec ses amies , sans qu'il ait été question , dans cette histoire , qu'elles lui en eussent fait la proposition C'est probablement une distraction de l'auteur , qui a oublié de nous en faire part. Il est aisé de concevoir que la signora étant très-attachée à ses parentes , et n'ayant point de liens qui l'attachassent à Naples , suivit volontier ses amies. A un certain âge , on quitte toutefois difficilement ses anciennes connoissances , ses habitudes , et le climat auquel on est accoutumé , pour un pays où on ne connaît

monsieur N. à Milan, ils furent très-surpris de voir dans l'auberge Seidlits et Carlostein qui vinrent les aider à descendre de voiture.

Carlostein avoit reçu la lettre de madame de Seidlits durant les revues, il étoit parti peu de tems après pour Milan avec le capitaine, et ils y étoient depuis quelques jours, lorsqu'elle arriva avec sa fille et son amie.

L'apparition des deux amis fit éprouver aux arrivans une sensation très-agréable; mais Laura la sentit trop vivement, elle ne put se défendre d'une très-forte agitation, et l'impossibilité de la déguiser augmenta sa confusion; mais on la mit un peu plus à son aise, en feignant de l'attribuer à la

personne, et dont on ne sait pas la langue. Mais nous ne savons point si la signora se proposoit de retourner en Italie, ou de fixer définitivement son séjour en Allemagne. Quoi qu'il en soit cette omission n'est point essentiel au roman de Zelucco dont la morale tend à démontrer qu'on ne peut être véritablement heureux, qu'en pratiquant la vertu.

fatigüe du voyage, quoique chacun vit clairement qu'elle y avoit peu de part. Elle prit toute fois sa sérénité, et toute sa société passa très-agréablement quelques semaines à milan. Monsieur N. reçut une lettre de son père, qui l'informoit que Miss Warren avoit enfin consenti à épouser monsieur Steel, à la grande satisfaction de monsieur Transfer; et qu'on différoit la cérémonie jusqu'à son arrivée, toutes les parties désirant sa présence dans cette occasion.

Monsieur N. apprit cette nouvelle avec grand plaisir. Il avoit la plus sincère amitié pour Steel, et la plus haute estime pour miss Warren. D'ailleurs il étoit si heureusement disposé, qu'il jouissoit toujours du bonheur des autres; et dans la compagnie où il se trouvoit à Milan, il éprouvoit cette généreuse satisfaction; car tous ses compagnons étoient au comble de leurs desirs.

Il auroit difficilement refusé à leurs sollicitations, de les accompagner jusqu'à Berlin, s'il n'avoit pas reçu de son père la

lettre dont nous venons de parler. Elle le confirma dans la résolution de suivre le plan de route qu'il s'étoit formé en partant de Naples.

Après avoir mutuellement témoigné le desir où même l'espoir de se revoir un jour en Allemagne, ou peut-être en Angleterre, monsieur N. prit congé de Laure et de sa famille. Les dames partirent pour Berlin accompagnées du capitaine et du baron, et le même jour monsieur N. prit la route de Genève, il se proposoit d'y passer quelques jours avec Bertrand, et de faire son possible pour le déterminer à l'accompagner en Angleterre.

En arrivant à Turin ou il coucha, il écrivit à son père une lettre, qu'il termina de la manière suivante.

Je suis chaque jour plus intimément convaincu de la vérité que vous avez empreinte dans mon ame dès mon enfance. Il est évident pour moi que le vice est inséparable de l'infortune, on même de la misère, et que le concours de toutes les chances

heureuses, ne peut pas produire le bonheur ou même la tranquillité de l'esprit, sans le secours d'une conscience pure.

Si j'avois eu quelques doutes à cet égard, le sort d'un personnage que j'ai connu à Naples, auroit suffi pour les détruire et me désabuser. Lorsque j'aurai le bonheur d'être auprès de vous, je vous raconterai plus amplement les circonstances de son histoire. Je me bornerai à vous dire ici, que possédant une figure avantageuse, une haute naissance, une très-grande fortune, et l'épouse la plus belle et la plus vertueuse que j'aie jamais eu le bonheur de connoître; il n'eut pas dans sa vie un instant de bonheur, et que ses peines furent toutes occasionnées par la dépravation de son cœur.

Jesuis également convaincu que toutes les rigueurs de l'adversité ne pourront jamais rendre l'homme intégrè et en paix avec sa conscience, aussi malheureux que celui que je viens de citer, l'a été durant toute sa vie, au milieu de l'opulence et des apparences du bonheur. J'en ai rencontré aussi un

exemple dans la personne d'un citoyen de Genève, dont le caractère est absolument l'opposé de celui du personnage qui résidoit à Naples. J'aurai le plaisir de vous présenter ce vertueux Gènevois, si je puis le déterminer à m'accompagner en Angleterre.

FIN.

L I V R E S

Qui se trouvent chez **LEPETIT**,
Libraire, à Paris, quai des Au-
gustins, N^o. 32.

D'ARNAUD, 14 vol. fig.

Paméla, 12 vol. fig.

Florian, édition originale, 14 vol. fig.

Souffrances maternelles, 4 vol. fig.

Florentin et Rosine, 2 vol. fig.

Léopoldine, ou les enfans perdus et re-
trouvés, 4 vol. fig.

Marianne et Charlotte, 3 vol. fig.

Linville, Eugénie, Belleval et Selville,
4 vol. fig.

Anecdotes nouvelles, par *D'arnaud*, 4
vol. fig.

Lettres d'Héloïse et Abeilard, nouvelle
édition, augmentée d'un nouveau vol.
3 vol., ornés de 6 belles figures, de
l'Imprimerie de Didot.

Hipolite, 3 vol. fig.
Tom-jones, 4 vol. fig.
Bachelier de Salamanque, 3 vol. fig.
Gil-blas de Sentillane, 6 vol. fig.
Cléveland, 6 vol. fig.
Doyen de Killerine, 4 vol. fig.
Zélie dans le désert, 4 vol. fig.
Malheurs et amours de Louise, 2 vol. fig.
Les Amans malheureux, 1 vol. fig.
L'élève de l'amour, 1 vol. fig.
Fanny, 1 vol. fig.
Alcibiade, 4 vol. fig.
Le Nègre, 3 vol. fig.

Et autres dans la notice.

On trouve chez le même Libraire un
assortiment considérable de jolis Romans,
toutes bonnes éditions, ornées de jolies
figures.

Moore, John

Zelucco ou Le vice trouve en lui-meme son chatiment traduit de l'Anglais
du docteur Moore par M. Cantwele, orné de figures

Bd.: 4. (1796). - 174 S. : Ill.

Paris 1796

P.o.angl. 247-4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10747799-9